

Expliciter n°65 juin 2006

Les fonctions des questions

Pierre Vermersch

CNRS, GREX

Dans le cadre strict de l'entretien d'explicitation, nous avons beaucoup travaillé dans le cadre du GREX pour distinguer des formats de questions à proscrire (par exemple : les questions fermées, les questions qui commencent en "est-ce que", celles en forme de demande d'explication comme les "pourquoi", "explique moi", etc.) ; des formats de questions prescrites, facilitant l'évocation de l'action, que ce soit au niveau des prises d'informations ou de la réalisation des actions élémentaires. Nous avons aussi pris soin de repérer les directions d'attention que ces questions induisaient de manière à nous centrer sur la description du vécu de l'action, plutôt que sur le seul contexte, ou des commentaires (les informations satellites de l'action, cf. (Vermersch 1994, 2003). Nous avons analysé plus finement les effets des relances (Vermersch 2003, Vermersch 2003, Maurel 2004, Vermersch 2004), et commencé à développer un cadre théorique pour l'étude des effets perlocutoires (conséquences de la parole, effets produit par le fait de dire, (Vermersch 2006).

Ce faisant, nous avons privilégié une fonction des questions parmi d'autres, celle de *s'informer* : en d'autres termes, nous avons étudié les questions dont la réponse attendue nous apportera des informations que nous ne possédons pas encore et que seul celui à qui nous nous adressons peut nous donner, s'il y consent. Ce constat est en cohérence avec l'esprit et l'usage restreint de l'entretien d'explicitation, que lui confère son but principal : s'informer auprès de la personne qui a vécu ce

que l'on essaie d'expliquer, produire des verbalisations descriptives de vécus passés spécifiés. La réflexion actuelle sur les effets perlocutoires possibles de la parole, des occasions d'échanges avec des praticiens et des chercheurs poursuivant d'autres buts que l'explicitation des vécus, me conduisent à essayer de préciser les différentes fonctions des questions, au-delà de la seule fonction de "s'informer". Cela permettra, je l'espère, de mieux cerner l'originalité de l'entretien d'explicitation, mais aussi de mieux le situer parmi tous les usages possibles des techniques d'entretien.

Je vais donc décrire les différentes fonctions que je distingue dans les questions, et montrer que dans l'usage de ce type de relance, l'aspect crucial n'est peut-être pas le seul format de l'énonciation, mais plutôt l'adéquation entre la formulation de la question et le but poursuivi : il n'y a pas de "mauvaise" formulation en soi, mais il peut en revanche exister une inadéquation entre la formulation et l'intention.

Je dois ajouter que je suis étonné de ne pas avoir trouvé de bibliographie sur ce thème des différentes fonctions des questions.

Six fonctions des questions : esquisse.

1/ S'informer

La première fonction que j'ai distinguée est celle de "s'informer". Dans l'entretien d'explicitation, c'est celle qui nous est la plus familière. A première vue, c'est à cela que servent les questions : demander une information que je ne possède pas encore. Au-delà de l'évidence, l'idée que l'expert, dans de nombreux domaines, qu'il soit enseignant, formateur ou

ergonome, ait réellement besoin de s'informer auprès de celui qu'il accompagne ou étudie, a posé de nombreux problèmes. Nombre d'enseignants ont en effet pensé qu'ils n'avaient rien à apprendre de l'élève, puisqu'ils étaient là pour l'enseigner ; des pratiques comme l'analyse des erreurs ou les dispositifs de remédiation ne semblaient pas correspondre au métier auquel ils s'étaient préparés ; cela leur paraissait relever d'un autre métier qu'ils n'envisageaient pas sereinement d'apprendre et d'exercer. S'informer correspond donc au besoin de découvrir par la verbalisation descriptive, comment l'élève s'y est pris pour commettre telle erreur, comment tel stagiaire a vécu son stage en entreprise, comment tel professionnel a réalisé l'opération qu'il sait si bien faire etc. S'informer, est donc synonyme d'acquérir auprès de l'interviewé autant d'informations descriptives que nécessaire pour que sa conduite me devienne intelligible.

2/ Engager l'autre

Une autre fonction des questions que je souhaite distinguer de la précédente, est plus concise, elle vise à obtenir un engagement ("engager") : c'est la fonction de toute question qui demande à l'autre faire un choix, de prendre une décision, de se positionner. Par exemple, les questions exigeant une prise de décision ("Est-ce que vous l'achetez ?", "Plaidez vous coupable ou non coupable ?", "On va à la plage ?"), un engagement "Vous êtes d'accord pour vous en occuper ?". C'est la fonction du contrat de communication, dans l'entretien d'explicitation, que de demander "s'il en est d'accord ?", "s'il veut bien ?", et la réponse est un engagement dans une direction de consentement ou non.

En un sens, ces questions me servent à m'informer auprès de la personne, et peut-être pourrait-on la fondre avec la précédente. Cependant, plusieurs différences sensibles me semblent imposer une nouvelle catégorie. Dans la fonction "s'informer", le contenu détaillé de l'information est important ; ce qui est recherché est essentiellement constitué de descriptions, alors que dans la fonction d'"engager" l'autre, je cherche seulement à recueillir une information dont l'énonciation est simple, fermée : oui ou non. Et ce qui est recherché n'est pas seulement la réponse, mais l'engagement affirmé publiquement. L'effet perlocutoire de ma question ne vise pas seulement l'obtention d'une réponse, mais l'accomplissement de l'acte par lequel cette réponse engage la personne.

On pourrait objecter que toute réponse engage la personne qui l'exprime ; peut être que dans la demande d'un choix il y a un double engagement, à la fois engagement par le fait de répondre et engagement par le contenu de la réponse qui aura des conséquences sur l'avenir.

3/ Evaluer

La troisième fonction des questions est celle qui est mobilisée principalement dans la formation et dans l'enseignement. Dans ces domaines, on utilise souvent des questions pour "évaluer" si l'élève ou le formé connaît la réponse. Par exemple : Quelle est la règle de l'accord des participes passés ? Quelles sont les questions à proscrire dans un entretien d'explicitation ? etc. En un sens, le pédagogue s'informe encore, mais non plus d'un contenu de réponse – puisqu'il la connaît déjà – mais du fait que l'autre connaît ce contenu, qu'il est capable de l'énoncer. En ce sens, la réponse ne l'informe pas directement mais indirectement, dans la mesure où elle n'apparaît que si elle est comparée à la réponse attendue, qu'elle est jugée en référence à des critères qui permettent d'en apprécier la valeur. Ce qui fait l'objet de l'évaluation par questionnement peut être un savoir, la production d'un raisonnement, une justification. Dans l'entretien critique piagétien, (Bresson and de Montmollin 1966) par exemple, les questions en forme de contre propositions sont là pour tester la stabilité du schème en construction. La question a la forme d'une perturbation, d'une proposition contradictoire de façon à évaluer si l'enfant résiste ou non à cette perturbation et démontrer l'acquisition opératoire correspondante.

4/ Mobiliser

L'enseignant ou le formateur utilise encore une autre fonction des questions : celle de diriger l'attention de l'élève ou du stagiaire vers un point particulier qu'il doit approfondir, une direction de réflexion, un problème précis, tout cela pour le guider vers quelque chose qui n'est pas encore pris en compte, pas encore connu, et qui va devenir l'objet d'une activité intellectuelle nouvelle, supplémentaire, dans un but de formation et de perfectionnement. C'est par exemple, l'animateur, qui lors d'un feedback en grand groupe interrompt son questionnement, adressé à un des stagiaires, pour demander à tout le monde : "Qu'est-ce que je viens de faire ? ", "Quelles relances ais-je utiliser ?", ou encore : "Etait-il en évocation ?". C'est l'essence même du travail de tout pédagogue que d'utiliser des questions pour faire travailler ceux qu'il

forme. La fonction des questions est ici de "mobiliser" l'autre, de le "mettre au travail", "d'appeler son attention". Comme dans la fonction de l'évaluation, la fonction de mobilisation ne vise pas le contenu de la réponse, qui est connue de l'expert, mais le fait que le questionné manifeste par sa réponse qu'il a bien mobilisé l'activité sollicitée. Cependant, on peut imaginer des formes de questions mobilisantes plus tournées vers des réponses créatives et dont le pédagogue apprendra en même temps que l'élève a travaillé, qu'il a répondu à son appel, et la teneur de sa réponse. Qu'est-ce qu'un sujet de dissertation, sinon un moyen de mobiliser la pensée, la sensibilité, l'attention de l'autre : "Peut-on tout dire ? " demandait à ma fille sa première dissertation de philo. En ce sens, la réponse n'est pas nécessairement attendue de façon immédiate. Dans de nombreux cas, la réponse attendue n'est pas une énonciation en retour, mais le fait que celui qui est questionné se mette à l'œuvre, cherche dans la direction indiquée. Un des plus beaux exemples de ce type que je connaisse est la question de base "Dis moi qui tu es ? ", qui est utilisée plusieurs heures par jour dans les stages intensifs dit "Vers l'illumination" (Panafieu de 1979). Plus précisément, dans le cadre d'un face à face de deux partenaires qui font changer de rôle toutes les cinq minutes précisément, et changer de partenaires toutes les quarante minutes, l'un adresse cette question à l'autre, sans commentaire, sans manifestation non verbale, mais en lui donnant toute son attention. Celui qui reçoit la question, ne cherche pas à répondre, il est incité par les consignes à faire l'expérience de la réponse en lui, autrement dit d'accueillir et de prendre connaissance de l'effet que la question engendre. Puis, seulement après cet accueil intérieur, il est invité à formuler à haute voix ce qui s'est passé. On voit bien dans ce dispositif, comment la question (réitérée pendant des heures) est d'abord là pour mobiliser la personne, pas pour qu'il réponde au sens habituel du terme, mais pour qu'il fasse l'expérience de ce qui répond en lui en écho à cette question.

5/ Faire savoir

Cette fonction est paradoxale, puisqu'une question au lieu d'être une quête d'information, est une manière détournée, involontaire ou délibérée, de faire savoir que l'on sait. Elle a la forme interrogative, mais elle est une pseudo-question, elle est plus une affirmation déguisée qu'une question. Elle se décline suivant plu-

sieurs cas de figure, qui ne sont pas nécessairement exclusifs l'un de l'autre.

Un premier cas est celui où la formulation de ma question dévoile à l'autre ce que j'ignore, mon ignorance. Je rentre dans une salle de sport, et je demande où sont les vestiaires, par ma question, je fais savoir que je n'y suis jamais venu, et que je suis un nouveau. Beaucoup de romans policiers ou d'espionnage mettent en scène la pesée des questions qui risque de révéler à l'autre ce que l'on sait déjà et que de ce fait on ne lui demande pas, et ce que l'on ignore encore et qui apparaît par le choix des questions.

Un second cas est celui où la formulation de ma question souffle à mon insu la réponse attendue ou carrément suggère, induit, téléguide, la réponse souhaitée. Par exemple, les célèbres questions des journalistes directifs (pléonasmes ?) : "Ne pensez-vous pas que c'est un scandale ? ". Mais nous avons tous connus les effets de la non moins célèbre devinette : "Quelle est couleur du cheval blanc d'Henri IV ?". L'exemple est extrême, mais tout étudiant qui a passé des oraux a appris à piocher dans la forme de la question des informations sur le contenu de la réponse attendue. Lors d'un travail de recherche mené il y a bien longtemps (avant l'explicitation) avec des enseignants en géographie, lorsqu'ils posaient des questions pour mettre à jour les procédures mentales des élèves, c'était souvent caricatural de constater à quel point ils avaient pris l'habitude "pédagogique" de souffler les réponses aux élèves.

Un troisième cas, est celui où ma question démontre à l'autre l'étendue de mon savoir, ou le fait que je l'ai lu, (quand on est à un jury de thèse), le fait que je connais moi-même le lieu ou la personne dont il parle. Récemment, je parle à mon fils d'être allé à Lisbonne, d'avoir pris le train pour aller à la plage, aussitôt il me demande si je suis allé à "Estoril", me faisant savoir qu'il connaît les plages de Lisbonne.

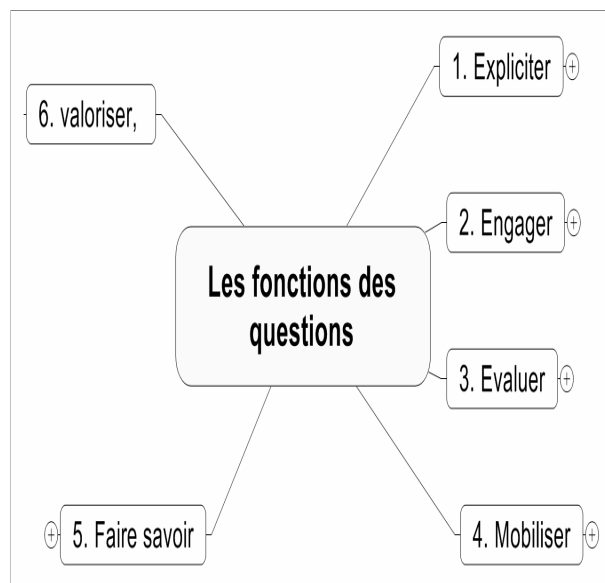
Un quatrième cas, révèle que je connais ce que l'autre croit secret, puisque pour pouvoir poser ma pseudo-question, il faut que je sache de quoi il s'agit. Dans les échanges sociaux, c'est une manière de révéler que l'on connaît un secret. Si l'un de mes amis passe un examen médical parce qu'il a des craintes secrètes, et que je l'ai appris d'une tierce personne, lui demander "si les résultats sont bons ?", c'est bien sûr le lui demander (s'informer), mais c'est aussi lui faire savoir que je sais qu'il a ces inquiétudes, qu'il a passé des examens, etc. Poser

une question de ce genre à un membre d'un groupe, c'est faire savoir à l'ensemble du groupe que l'on sait quelque chose.

6/ Valoriser

Une autre fonction indirecte des questions est de chercher de la gratification : de la reconnaissance, des compliments, des assurances, des apaisements etc. Que cette fonction soit d'abord orientée vers l'autre, comme lorsqu'on pose une question pour que l'autre puisse se mettre en valeur, prendre la parole, raconter enfin ce que je sais qu'il a à dire, manifester ses connaissances dans un domaine où je sais qu'il est expert ; ou qu'elle soit orientée vers moi, de telle manière que je crée l'occasion pour que l'autre me valorise, me complimente, me rassure. La question appelle chez l'autre qu'il formule de la considération, de l'estime, de l'amour, de l'affection, de l'intérêt, toutes choses qu'il est supposé me porter. "C'était bien ?" peut être une recherche d'information sur la prestation qui vient de se dérouler, mais aussi et surtout une demande de gratification, de réassurance. La question est alors une quête de caresses, à ne s'en tenir qu'aux scénarios positifs, et pas vraiment une recherche d'information, encore que la façon dont les renforcements seront apportés fera certainement l'objet d'une évaluation en temps réel. Bien sûr, ce genre de question peut contenir une demande réelle d'information (fonction s'informer) et/ou une demande d'évaluation (c'est moi qui me fait évaluer dans ce cas).

Le schéma ci-dessous récapitule ces différentes fonctions des questions :



Cette typologie me semble encore provisoire. Probablement évoluera-t-elle, au fur et à mesure que nous l'utiliserons et qu'elle deviendra un outil d'observation et d'échange. Par exemple, la liste de ces six fonctions n'est certainement pas exhaustive. Mais muni de cette première typologie, il sera facile de voir qu'une même question peut prendre une fonction complètement différente suivant l'intention qui la porte, les circonstances de son utilisation, la personne à qui elle s'adresse et la relation que questionneur et questionné entretiennent. Il est important de prendre conscience qu'il existe une pluralité de fonctions attachée aux questions, mais qu'il n'y a pas simple correspondance entre la formulation d'une question et sa fonction. Quand je choisis de formuler une question je dois la subordonner au but que je poursuis !

Une même question peut remplir plusieurs fonctions

Récemment, dans un stage de somato-psycho-pédagogie où je présentais ce schéma, nous avons exploré les effets d'une question qui était utilisée assez classiquement par les thérapeutes. Un traitement manuel avait été effectué peu de temps auparavant, auquel j'avais moi-même été soumis (avec plaisir). Je présentais l'idée qu'il était possible de goûter l'effet des questions sur soi, de prendre une information sensible sur la manière dont une question nous affectait, plutôt que de seulement en analyser l'énoncé suivant des critères syntaxiques, sémantiques, etc.

Le but de la proposition était donc de (re)connaître sur différents plans les effets ressentis suite à la question posée, et notamment de vérifier si cette question m'orientait clairement vers un acte de répondre ou engendrait au contraire de l'hésitation, si elle me donnait envie de répondre (valence positive) ou non (valence négative), si elle me proposait un objet d'attention vers lequel je pouvais facilement me tourner et produire des informations, ou une direction d'attention qui allait me mobiliser clairement ? etc.

La question était : "Est-ce que tu as vécu quelque chose de nouveau dans cette séance ?"

Examinons les fonctions possibles de cette question suivant le but du thérapeute/formateur.

1/ Le thérapeute s'informe

Si cette question est posée par le thérapeute pour s'informer, l'intention est claire : il veut savoir si "j'ai vécu quelque chose de nouveau dans la séance". Il donne une direction d'attention – "le vécu de cette séance particulière", un thème attentionnel – "quelque chose de nouveau", en revanche l'objet attentionnel est laissé ouvert, dans la mesure où la question ne précise pas un moment ou un événement particulier de la séance. C'est au patient de trouver un élément du vécu de la séance qui puisse être qualifié de "nouveau" par lui.

Quand j'ai reçu cette question, cela ne m'a pas donné envie d'y répondre immédiatement, je la trouve abrupte, difficile ; il faut que je repasse la séance de traitement dans mon esprit pour examiner ce qui s'est passé, et ce qui me vient spontanément ne me semble pas respecter le critère de "nouveau" avec certitude. Je suis dans l'embarras, il va me falloir du temps pour élaborer une réponse. Je suis un peu gêné aussi, parce que la question suggère que j'aurais peut-être dû vivre quelque chose de nouveau, et que si ce n'est pas le cas, ce n'est pas très bien. Peut-être ne suis-je pas un bon patient, puisque je ne sais pas immédiatement répondre à cette question qui a l'air importante pour le thérapeute ? Au total, si la question est posée pour que le thérapeute s'informe, sa formulation n'est pas très bonne. Elle a l'air bonne, parce qu'elle est porteuse d'une intention qui est pertinente pour le thérapeute, mais sa formulation n'est pas la meilleure qui soit. Son format fermé, le présupposé comme quoi il pourrait y avoir de nouvelles choses, me laisse peu désireux de répondre et un peu en difficulté tant la question paraît vaste et le critère de nouveauté difficile à cerner. On ne me demande pas ce que j'ai vécu, on exige que je réponde suivant des critères qui me sont encore extérieurs.

2/ Le thérapeute sollicite mon engagement.

Mais peut-être la question a-t-elle pour intention de me solliciter dans mon engagement thérapeutique : elle me demande de dire si oui ou non il y a du nouveau dans mon traitement, selon moi, si les choses bougent. Dans ce cas, la question est prise littéralement, dans son exigence de question fermée, engendrée presque mécaniquement par le début en "est-ce que

...?", et requérant seulement une décision, une affirmation ou une négation de ma part.

3/ Le formateur évalue.

Maintenant, changeons encore de point de vue : si je suis non plus un patient, mais un stagiaire, peut-être s'agit-il d'évaluer ma capacité à observer ce qui se passe dans un traitement, y compris quand c'est moi qui suis traité, et la réponse manifesterait mes compétences. La question est directe, fermée, sans négociation ou contrat de communication, elle est légitime dans le cadre de la formation. C'est bien une question qui a pour fonction d'évaluer, même si je préférerais ici une question plus ouverte, comme : "Je te propose de me décrire ce que tu as découvert dans ce traitement ?" qui ne présuppose pas la nouveauté de ce que je vais décrire.

4/ Le formateur/thérapeute me mobilise.

Dans une autre perspective encore, une telle question peut servir à orienter mon attention, à la mobiliser vers des aspects qu'il est important que j'apprenne à observer. Ainsi, si je suis un étudiant débutant, ou découvrant ce traitement particulier, peut-être la question vise-t-elle à orienter mon attention vers le déroulement du traitement, de façon à ce qu'il soit décrit, analysé. La question a alors pour fonction de me mobiliser, avec une injonction claire, puisqu'on me demande nommément de vérifier s'il y a du nouveau à percevoir dans ce qui s'est passé. Mais techniquement, il serait peut-être plus productif de demander d'abord une description de ce qui s'est passé, avant de s'enquérir si dans tout ce qui est ainsi nommé quelque chose m'apparaît comme "nouveau".

5/ Le thérapeute/formateur me fait savoir qu'il a perçu quelque chose de nouveau.

Le thérapeute expert a peut-être perçu sous ses mains qu'il se passait quelque chose de nouveau, et par sa question il me fait savoir que même sans parole prononcée au moment où cela se passait, il sait qu'il se passait quelque chose. Par sa question, il m'informe qu'il sait ce que pourtant je n'ai pas exprimé verbalement. Je prends conscience que par ses mains il me devine.

6/ Le thérapeute cherche à se faire valoir, demande des compliments

Peut-être enfin le thérapeute est-il très fier de son traitement et cherche-t-il auprès de moi la confirmation de sa réussite. Sa question vise ici à lui apporter une gratification, qui serait engendrée par des compliments ou des informations lui prouvant qu'il a raison d'être content puisque je perçois des choses nouvelles. L'intonation de la formulation de la question fera peut-être la différence entre s'informer et demander de la gratification. Notez que je ne dis rien sur la dimension éthique de la question.

Conclusion

Toutes les questions sont des demandes adressées à l'autre, c'est la fonction générique de l'interrogation. Cependant, toutes les interrogations ne recherchent pas la même information, ni le même niveau où elles peuvent se situer. Demander l'heure, cela peut être autant s'informer de l'heure que de savoir si l'autre sait lire l'heure, ou s'il a pris en compte l'heure qu'il est... à moins que ce ne soit une manière de me faire complimenter sur ma rapidité ou mon incomparable lenteur. Avec des questions, je peux chercher des informations bien différentes de celles qui semblent demandées explicitement par le format de ma question. Il me semble donc important que les intervieweurs, quelles que soient leurs fonctions (enseignant, ergonomiste, thérapeute, médecin, éducateur, informaticien etc.), soient formés à prendre cet aspect en compte.

Le dénominateur commun de toutes ces fonctions tient dans l'effet perlocutoire principal de toute question en tant qu'elle est une demande¹ : il met l'autre en demeure de répondre, il produit toujours une injonction, même si c'est sous de multiples formes plus ou moins atténuées : proposition, invite, suggestion, prière, ordre, commandement. Questionner relève bien de la dimension que Deleuze, repris par Lecercle nomme "agon"² (Deleuze and Guattari 1980,

Lecercle 2004, Butler 2004,1997), c'est-à-dire de la relation de forces présente dans toute relation, plutôt que de la dimension irénique³, qui décrirait volontiers le rôle de la parole comme étant d'abord de la communication ou de la mise en relation, comme s'il n'y avait que du doux, du positif, dans l'échange de paroles. Les effets perlocutoires des questions sont fondamentalement une obligation que je crée à l'autre de me répondre, c'est déjà une forme de "violence" (Lecercle 2004) exercée sur l'autre, et cela appelle pour être engagé une éthique, une déontologie, la demande d'accord préalable par un contrat de communication ou tout simplement de la délicatesse. On ne peut pas interdire les couteaux au motif qu'ils coupent et que de ce fait ils sont dangereux, puisque c'est précisément le fait qu'ils coupent qui les rendent utiles et même précieux ; mais il faut apprendre à les utiliser avec éthique, prudence, discernement et habileté, comme les questions ...

Références

- Bresson, F. and M. de Montmollin (1966). Psychologie et épistémologie génétiques thèmes piagétiens. Paris, Dunod.
- Butler, J. (2004,1997). Le pouvoir des mots. Politique et performatif. Paris, Editions Amsterdam.
- Deleuze, G. and F. Guattari (1980). Milles plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2. Paris, Les éditions de minuit.
- Lecercle, J.-J. (2004). Une philosophie marxiste du langage. Paris, PUF.
- Maurel, M. (2004). "Nouvel exemple d'analyse inférentielle des relances." Expliciter(55): 12-15.
- Panafieu de, J. (1979). L'illumination intensive. Paris, Retz.
- Vermersch, P. (1994, 2003). L'entretien d'explicitation. Paris, ESF.
- Vermersch, P. (2003). "Quelques exemples sur les effets des relances." Expliciter(51): 22-25.
- Vermersch, P. (2004). "Exemple d'utilisation du schéma d'analyse des effets des relances (actes, attention, état interne)." Expliciter(55): 27-30.
- Vermersch, P. (2006). "Analyse des effets perlocutoires : schémas pour un exposé." Expliciter **63**: 8-9.
- Vermersch, P., N. Faingold, C. Martinez, C. Marty, M. Maurel, (2003). "Etude de l'effet des relances en situation d'entretien." Expliciter(49): 1-30.

compétition, dans l'antiquité l'agoniste était le combattant, le lutteur.

³ Qui relève de la paix, à l'origine l'irénisme était l'attitude de compréhension adoptée entre chrétien de confession différente.

¹ "Le maître d'école n'informe pas, il enseigne, c'est-à-dire il commande à l'élève, il lui commande de respecter la règle. Et ce commandement n'est pas ajouté à une information, n'en est pas la conséquence : il lui est consubstantiel. D'où cette formule célèbre : " une règle de grammaire est un marqueur de pouvoir, avant d'être un marqueur syntaxique." Nous avons déjà fait une expérience similaire avec la question la plus innocente, par exemple : quelle heure est-il ? : toute demande d'information est une assertion du droit à poser une question et une exigence de réponse." Lecercle, 2004 p 123.

² Dimension "agon", qui relève de la lutte, de la

Les actions de formation de courte durée

Philippe Péaud

Professeur-formateur

Chargé de mission à l'I.U.F.M. de Poitou-Charentes

pour la formation des formateurs

« Alors le complexe ne se manipule pas, il se cerne. C'est une façon d'échapper au désir positiviste de maîtrise de l'autre. Il s'agit bien alors d'une approche de l'objet ; la compréhension qu'on peut en avoir n'a rien à voir avec l'explication du comment il est fait ; ce n'est pas comment il est fait qui intéresse mais à quoi on joue avec ; il ne s'agit pas de savoir ce qu'il y a dans le complexe mais de savoir comment il joue dans un environnement. »

M. Vial. *Se former pour évaluer*. Bruxelles : De Boeck, 2001, p. 242

Sensibilisation, initiation, formation... Adaptation de la finalité de la formation au format, de la demie journée au stage de cinq jours, certes, mais qui laisse entière la question du dispositif pédagogique, en particulier pour les stages de courte durée.

Je voudrais ici faire part de mon expérience de formateur, confronté depuis 1996 à ces différents formats d'intervention sur la thématique de l'explicitation. Cette expérience s'enracine dans la formation continue des enseignants de l'académie de Poitiers, aussi bien du premier que du second degré. Il s'agit, pour moi, de livrer une réflexion issue d'une pratique de formation élaborée en réponse à des demandes inscrites dans des durées limitées : d'une demie journée à deux jours.

D'une manière générale, en matière de formation continue, je suis frappé, tous les ans, par le décalage entre des durées limitées et des objectifs de formation vastes, qu'il s'agisse des stages offerts par les corps d'inspection ou de ceux demandés par les chefs d'établissement des collèges et des lycées de l'académie.

Et la thématique de l'explicitation n'échappe pas à ce mouvement analysé par A. de Peretti qui remarque que, depuis que nous sommes entrés dans l'ère de la formation permanente, un double mouvement s'est opéré : la multiplication des temps de formation et la limitation de leur durée [de Peretti, 1991, p. 71-74]. C'est ainsi que le coordinateur d'un stage de formation continue du premier degré consacré aux

difficultés de lecture et d'écriture m'avait demandé de faire acquérir aux stagiaires la démarche de l'explicitation en une demie-journée ! Ajoutons à cette première raison que la détermination des durées est arbitraire ; à mettre en parallèle avec le manque d'études à propos de l'impact des durées sur la portée d'une formation. Et si nous ajoutons l'existence d'un sentiment de culpabilité, partagé par tous, suivant lequel le temps de la formation est un temps soustrait à celui de l'activité d'enseignement, et donc à celui de l'élève pour assimiler les exigences des programmes, nous aurons, sans doute, fait le tour des explications de ce mouvement.

Toujours est-il que ces demandes de formation d'une durée limitée existent, et que, sauf à être un adepte du tout ou rien, - cinq jours minimum sinon rien -, il faut apporter une réponse en termes de formation. Comment faire ?

« *Le mythe des durées* » (A. de Peretti)

Une première précaution s'impose d'emblée : ne pas se laisser entraîner par la part mythique de toute formation.

Dans tout projet de formation se niche quelque chose qui est de l'ordre de la prétention : transformer non seulement des connaissances et des techniques mais aussi des points de vue. Du coup, cela fait naître chez tous les protagonistes, aussi bien les commanditaires que les formateurs ou les participants, des attentes pour partie imaginaires : une formation serait efficace quelle que soit sa durée et son contenu ;

tout le monde veut beaucoup en peu de temps, comme si la densité était synonyme d'efficacité. Cela tient également aux prétentions perfectionnistes des formateurs. Une formation, c'est souvent comme une « fête de noces » ; le menu « *est habituellement enflé : les appétits sont voraces, les yeux sont plus gros que la cervelle ou la langue (...). Ainsi la surcharge des programmes et des objectifs de formation fait partie de son mythe. La boulimie culturelle est complaisamment soutenue par nos habitudes surpréparationnaires et notre peur celtique de manquer* » [De Peretti, 1991, p. 72].

Il en résulte une certaine impatience de la part des participants, ce qui peut amener le formateur à viser, dans un stage court sur l'explicitation, la sécurisation des stagiaires en privilégiant les apports de connaissance. C'est ainsi qu'il m'est arrivé, sur une demie-journée, de faire un exposé de 2 heures (soit plus des deux tiers du temps de formation !) ; dans les premiers stages de deux jours que j'ai animés, mes prises de parole dans les temps de *feedback*, après les mises en situation, se transformaient en mini-conférences d'une vingtaine de minutes. Nous sommes loin de la frugalité que recommandait Carl Rogers : n'intervenir ni plus, ni moins que la moyenne des participants, en durée comme en « charge de sens ». Sur-tout, laisser dériver ainsi le cours du stage, c'est changer ce qui fait la consistance d'une action de formation centrée sur l'acquisition d'une technique : disposer d'une durée suffisante pour une expérimentation contrôlée.

De la « substantifique moelle » et de la « Dive Bouteille » (F. Rabelais)

Intéressons-nous ici plus particulièrement aux stages dits d'initiation. Dans ce cadre de formation, il s'agit de donner les premiers éléments de la pratique de l'entretien d'explicitation pour pouvoir commencer à l'utiliser dans un contexte professionnel, soit de manière ponctuelle, soit en situation de *feedback*, voire en entretien. Les difficultés commencent au moment de lister ces premiers éléments.

Quelle serait la première strate dans l'acquisition du savoir-faire-un-entretien-d'explicitation ? Quand il essaie de répondre à la question, P. Vermersch hésite [Vermersch, 1994, p. 168-169]. D'un côté, il considère le contenu du livre comme un ouvrage d'initiation, ce qui donnerait alors une liste

impressionnante de contenus à faire acquérir pour une durée limitée. D'un autre côté, il essaie de définir cette première strate :

- supprimer les « pourquoi »,
- formuler un contrat de communication,
- canaliser la personne vers la référence à une tâche spécifiée,
- lui faire décrire l'aspect procédural de son action.

Mais il précise que cette liste n'est pas complète. Après tout, puisqu'il s'agit de commencer, et même si cette liste est incomplète, elle peut être la base d'un stage d'initiation.

C'est comme cela que j'ai envisagé la chose : prenant l'idée de commencement comme le début du chemin à parcourir pour aller vers la maîtrise de la technique, je considérais qu'un stage d'initiation n'était qu'une partie, forcément incomplète, du stage de niveau 1. Devant l'impossibilité de ramasser tout le savoir sur l'explicitation dans si peu d'espace, deux jours, j'avais opté pour privilégier le voyage : il s'agissait d'aller vers la maîtrise de l'explicitation mais avec le projet de ne jamais l'atteindre, ou plutôt d'en renvoyer l'accomplissement à une suite problématique (accepteront-ils de faire un stage de base ? Me donnera-t-on les moyens pour le mettre en place ?). Un peu comme Panurge qui, voyant qu'il tourne en rond dans sa quête du savoir, décide, à la fin du Tiers Livre de s'embarquer pour consulter l'oracle de la Dive Bouteille ; et, alors que la promesse de trouver les réponses est donnée au début du Quart Livre, toute l'histoire se passe en navigation sans aucun progrès par rapport au but du voyage !

Du coup, la finalité d'un tel stage ne pouvait être que de faire prendre conscience aux participants de la nécessité, pour se former à cette technique, de suivre une formation de base complète. Je la présentais dès le début de la formation et elle gouvernait son organisation. Dans le cas d'un stage d'une durée de deux jours, le premier temps consistait en l'analyse d'un protocole d'un entretien complet de façon à repérer les différentes phases de l'entretien et les techniques employées ; c'était également le moyen de présenter le contenu de la formation de base de niveau 1. Puis, des mises en situation étaient proposées pour travailler les effets du questionnement sur A⁴ (et, en particulier, le

⁴ Au cours de la formation, les mises en situation se font par petits groupes comprenant un interviewé (A), un interviewer (B) et un ou plusieurs observateurs (C).

« pourquoi »), la spécification du récit et le questionnement descriptif de l'action. Par des va-et-vient entre ce que les participants disaient au cours des *feedbacks* suivant chaque mise en situation et ce qui avait été dit au cours de l'analyse du protocole, les apprentissages à faire étaient listés. Un dernier temps permettait aux participants de réfléchir à l'usage de l'explicitation dans leur contexte professionnel et à ce à quoi ils devraient se former compte tenu de ce qu'ils comptaient en faire.

Toutefois, je suis toujours resté insatisfait par rapport à ma façon de faire. Certes, le menu de la formation n'était pas pantagruélique. Mais j'avais le sentiment de ne pas avoir permis aux stagiaires d'approcher de la « *substantifique moelle* » de l'entretien d'explicitation, dans la mesure où une bonne partie du temps de formation était consacré à la mise en place des conditions de l'explicitation : contrat de communication, spécification de l'action décrite.

Comment décrire cette « *substantifique moelle* » ?

J'ai pensé, dans un premier temps, recourir à une direction de travail développée en didactique, la détermination des objectifs-noyaux d'un programme d'enseignement [Astolfi, 1989]. Ces objectifs sont liés aux problèmes qu'ont à résoudre les élèves pour mener à bien les tâches qui leur sont demandées. Mais dans le cas d'une formation d'adultes, de quels problèmes s'agit-il ? S'il s'agit de ceux rencontrés dans l'usage professionnel de l'entretien d'explicitation, la liste, pour des enseignants, serait la suivante :

- la croyance que l'enseignant n'a nul besoin d'informations nouvelles, en dehors des interprétations qu'il peut faire à partir des traces laissées par les élèves (brouillons, réponses écrites ou orales, comportements observés) ;
- le perfectionnisme qui postule qu'il faut savoir parfaitement se servir des outils avant de les utiliser ;
- le fait de ne pas s'autoriser à utiliser des techniques inhabituelles par rapport aux *habitus* du milieu professionnel ;
- la difficulté à coordonner contenu, moyens et buts (par exemple, le but poursuivi ou le fil du discours de A sont perdus).

S'il s'agit de ceux rencontrés dans les tâches de formation proposées au cours du stage, la liste est partiellement différente [Péaud, 2004, *passim*] :

- l'ambiguïté du statut des informations liées au contexte,

- la confusion entre des verbalisations décrivant une action formalisée et celles décrivant de l'action en « position de parole incarnée » (Vermersch),

- l'incertitude sur le but de l'entretien,

- la confusion entre la spécification et l'évocation,

- la confusion entre le contenu de l'action et la description de l'action.

Dans un deuxième temps, il m'a semblé qu'une voie plus riche était celle proposée par Edgar Morin, celle de la complexité, au sens où il l'entend, c'est-à-dire un ensemble d'éléments différents inséparablement associés [Morin, 2005].

A propos de l'entretien d'explicitation, il est possible de reprendre la métaphore de la tapisserie, qu'emploie E. Morin pour définir la complexité. En effet, l'entretien d'explicitation comprend plusieurs fils : l'entretien non directif de C. Rogers, les psychothérapies corporelles-émotionnelles, la Programmation Neuro-Linguistique, la phénoménologie de Husserl, la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget, la mémoire autobiographique, la pragmatique, etc. Or, la somme des connaissances sur chacun de ces types de fil entrant dans la composition de l'entretien d'explicitation est insuffisante pour en connaître non seulement la réalité, c'est-à-dire les qualités et les propriétés propres à sa texture, mais encore sa forme et sa configuration ; le tout (l'entretien d'explicitation) est plus que la somme des parties qui le constituent. Par ailleurs, le fait que l'entretien d'explicitation tisse tous ces fils fait que les qualités de ces derniers ne s'expriment pas pleinement ; le tout est alors moins que la somme des parties. Enfin, dans cette tapisserie qu'est l'entretien d'explicitation, les fils ne sont pas disposés au hasard, ils sont organisés.

Encore un autre argument qui milite pour un tel rapprochement : le principe de dialogie, l'association d'éléments à la fois complémentaires et antagonistes. C'est l'un des trois principes de la complexité au sens de Morin. Or, se former à l'entretien d'explicitation, c'est apprendre qu'il faut à la fois canaliser l'interviewé et maintenir une relation fondée sur l'ouverture [Vermersch, 1994, p. 33-54], à la fois se référer à la structure de l'action et à celle de la tâche tout en se référant à ce qui a été dit pour être détaillé si besoin est et à ce qui n'a pas encore été abordé [Vermersch, 1994, p. 135-154], etc.

Dès lors, pourquoi ne pas utiliser le troisième principe de la complexité⁵, le principe hologrammatique, pour atteindre la « *substantifique moelle* » de l'entretien d'explicitation et ce, même dans le cadre d'une formation de courte durée ? Dans une image hologrammatique, le moindre point contient la quasi-totalité de l'objet représenté. C'est dire que dans un même mouvement de construction de connaissances on peut enrichir la connaissance du tout par celle de ses parties. Il serait alors possible d'établir un nombre de « points nodaux » peu nombreux, auxquels on pourrait alors consacrer plus de temps quelle que soit la durée de la séquence de formation.

Pour cela, il faut quitter une conception « programmatique » et linéaire de la définition des contenus de formation. Sinon, la définition des objectifs-noyaux va s'appuyer sur un travail de simplification, qui va mutiler le « complexe » qu'est le savoir à acquérir, disjoindre des éléments pour en écarter certains au risque de nuire à la compréhension de ce savoir. Les sciences physiques et biologiques nous ont d'ailleurs montré que la définition du noyau, - de l'atome ou de la cellule -, débouchait sur monde foisonnant dont on a pas fini d'explorer les composants. Loin d'être le fondement, le noyau se révèle être une frontière entre deux mondes...

Ces quelques « points nodaux » doivent donner à la fois une vision globale de l'entretien d'explicitation, permettant ainsi de le distinguer des autres techniques d'entretien, et une « vision réductrice » (Morin), permettant de séparer les éléments qui le constituent. J'en vois un : la contradiction. Et quand j'écris : « J'en vois un », j'assume le caractère subjectif, voire partial, de mon point de vue. Si je retiens ce point de vue, plutôt qu'un autre, c'est qu'il me semble constituer un enjeu de formation. Je vise plus large : passer d'une pensée d'alternatives, qui se construit sur des exclusions, à une pensée qui respecte l'hétérogénéité des logiques et des univers de référence. Toujours cet accueil de la singularité qui est à la racine de mes engagements professionnels, tant dans le domaine de l'enseignement que dans celui de la formation d'adultes ! C'est ce qui, aujourd'hui, guide

mes pas quand je dois concevoir une formation dans un format restreint. Que je dispose d'une demie-journée ou de deux jours, que ce soit à travers l'analyse d'un protocole et/ou la conception d'une situation de formation, qu'il s'agisse d'une intervention dans un sous-groupe ou lors d'un *feedback*, je cherche à faire travailler la contradiction : assumer d'avoir à canaliser fermement et d'avoir à accompagner l'autre sur *son* chemin. Être dans le guidage quand il le faut, sans état d'âme, en faisant au mieux ce que la logique demande qu'on fasse ; être dans la logique de l'accompagnement sans se laisser surplomber par la volonté de guider. Il y a là, me semble-t-il, deux logiques dans l'entretien d'explicitation, qui ne constitue pas une alternative mais des processus internes, à la fois antagonistes et complémentaires. La formation, quelle que soit sa durée, a pour visée de construire cette complémentarité, en construisant des repères de la contradiction à partir, par exemple, de l'analyse de la stratégie de mise en évocation, fondée sur la contention (maintenir A en suspens) et l'ouverture (ne pas catégoriser *a priori* le vécu de A).

L'entretien d'explicitation n'est jamais un calme plat, la vitesse, ou plutôt le tempo est déterminant dans l'efficacité des différentes techniques qui le compose. Il est même peut-être avant tout tension, jeu de forces ; n'est-il pas question du « contrat d'attelage » (Vermersch) ? Là aussi, le travail sur la contradiction joue un rôle important, car celle-ci crée de la tension, de la dynamique. Pour celui qui maîtrise l'entretien d'explicitation, compte tenu de ces deux logiques hétérogènes et antagonistes, cela suppose la construction d'une posture : l'articulation, dont le projet est de les rendre complémentaires (au sens de Morin, c'est-à-dire de les faire jouer ensemble en conservant l'antagonisme). Cela demande d'identifier en soi ces deux logiques, de les assumer en travaillant sa vision du monde.

Bibliographie

- Astolfi, J-P. La didactique des sciences. Paris : P.U.F. Que sais-je ?, 1989.
 De Peretti, A. Organiser des formations. Paris : Hachette, 1991.
 Morin, E. Introduction à la pensée complexe. Paris : ESF éditeur, 1990.
 Péaud, P. Husserl, Psychophénoménologie et formation. *Expliciter*, 2004, n°57, p. 25-34
 Vermersch, P. L'Entretien d'explicitation. Paris : ESF éditeur, 1994

⁵ Le deuxième principe est la récursion organisationnelle, c'est-à-dire l'idée que, dans un processus, les produits et les effets sont en même temps causes et producteurs de ce qui les produit, d'où la création d'un cycle auto-organisateur.

La passivité en un minimum de lignes

Frédéric Borde

En guise d'exposé sur la passivité, je vous propose cette partie de mon DEA, reprise et légèrement augmentée (!), qui résume le modèle husserlien, en le réduisant à une psychologie intentionnelle. Sa fonction était de livrer aux membres du jury les outils de base utilisés dans mon étude de cas. Il s'agit d'un texte dense, elliptique, presque sans citation, évacuant toutes sortes de problèmes. A s'y fier, le modèle est correct et correctement restitué, et je vous recommande de le prendre comme une projection réduite. Visé par P. Vermersch, il permettra au moins à chacun une comparaison avec sa propre carte, et suscitera, je l'espère, des questions.

La passivité

Dans le cadre conceptuel de la phénoménologie, nous pouvons nous représenter la conscience de la manière suivante : elle est toujours conçue comme un faisceau de nombreux rayons intentionnels⁶ simultanés, rayons qui se dirigent vers les objets. La métaphore du rayon lumineux est omniprésente chez Husserl, mais possède la particularité d'être une intention vide qui attend d'être remplie par le sens de l'objet.

Essentiellement temporalisés, ces rayons sont entre le passé (ils conservent ce qui a été vécu dans une rétention), le présent (ils se modifient en fonction de ce que le présent apporte dans l'impression originaires), et le futur (ils sont déterminés par l'expérience déjà vécue par la conscience, et forment une certaine attente, une protention).

⁶ Rappelons qu'intentionnel ne signifie pas ici « accompli selon un dessein délibéré », mais désigne tout le champ de la « conscience de » quelque chose, tout le champ de ce qui lui apparaît.

Ainsi, l'intentionnalité est une conscience « composite », dont les éléments dynamiques, les rayons intentionnels, constituent en permanence les objets à partir d'esquisses, dans une diversité qui forme une continuité cohérente d'horizons divers, le monde. Il faut donc garder à l'esprit que dans cette conception du phénomène apparaissant, le divers sensible, c'est-à-dire le monde matériel des objets, est comme élaboré par la conscience, ne lui pré-existe pas « tel quel », il est toujours constitué par l'intentionnalité. Cette constitution se produit dans une multiplicité de synthèses successives, elle est toujours une « mise en concordance » temporelle d'esquisses, une composition⁷.

Pour qui découvre cette formulation, le paradoxe est flagrant : comment définir la conscience comme ce qui constitue activement le monde, quand celui-ci se donne communément, dans l'expérience que nous avons tous de lui, comme pré-donné, « toujours déjà là » ? Il nous faut alors distinguer entre deux modalités générales de la constitution : d'une part, la constitution active, comme par exemple l'acte de remarquer, ou encore l'acte de juger, et d'autre part, la constitution passive, qui se situe en deçà des actes de conscience, et qui procède à divers types de synthèses associatives (contraste, fusion, succession, contiguïté), préfigurant le matériau brut de la sensation.

Pour qu'un objet apparaisse dans ma conscience perceptive, il faut qu'il procure d'abord à ma sensation suffisamment de traits « déjà connus », qu'il éveille ces traits par recouvrement (c'est-à-dire « éveil par résonance ») des souvenirs primaires⁸ de mes expériences antérieures, que les nouvelles données leur soient associables et non-contradictoires. L'acte dans

⁷ Les termes *synthèse* et *composition* sont exactement synonymes, selon leurs étymologies respectivement grecque et latine, ils signifient tous deux « poser ensemble ».

⁸ *Souvenir primaire* est un autre nom de la rétention.

lequel ce *recouvrement* s'accomplit est aussi qualifié de *synthèse passive*.

L'objet peut être nouveau, mais il doit susciter le *remplissement* d'un nombre suffisant de rayons intentionnels par les *noèmes passifs*⁹ associés pour acquérir une *forme d'ordre*. Sans cette forme d'ordre primitive, aucun donné sensible ne peut éveiller l'affection qui oriente la constitution de tel ou tel trait. Par exemple, un objet peut-être totalement inconnu de moi, mais je puis au moins le constituer à partir de sa couleur, de sa matière. Un objet en bois, même indéterminé quant à sa fonction, se donne à moi par sa texture et détermine ma protention quant à sa masse. S'il s'envole comme un ballon de baudruche au premier coup de vent, mon association passive entre « texture de bois » et « masse du bois » se trouve reconfigurée.

On peut alors tenter d'expliquer comment le « toujours déjà là » du monde se produit : lorsque je me tourne vers un objet, celui-ci était déjà proto-constitué passivement, pré-figuré, pré-donné, à partir de l'« histoire » sédimentée de ma fréquentation quotidienne du monde. Plus l'objet est fréquenté, plus son *champ de noyaux noématiques* est dense dans le champ sédimenté. La *prédonation* s'en trouve alors mieux déterminée, comme dans le cas d'une expertise. Mais lorsque l'objet (ou le paysage, le visage d'une personne dans la rue, etc.) m'est vraiment peu familier, je le découvre trait par trait, certaines de mes préfigurations se trouvant alors modifiées conformément aux nouvelles données. Lorsque la nouveauté résiste et m'affecte, je dois procéder à une explication active.

La phénoménologie conçoit donc le sujet, l'*ego*, comme un pôle depuis lequel rayonne le faisceau intentionnel, qui semble lui-même posséder un centre attentionnel actif, bordé d'une périphérie, d'un *horizon* plus flou, passif.

L'intentionnalité, comprise comme processus, est essentiellement temporelle, et peut-être schématisée comme une spirale :

- 1- un X est constitué dans l'impression origininaire
- 2 - il est décomposé en différents traits noématiques dans l'écoulement de la rétention
- 3 -ces différents traits se sédimentent, en s'associant aux différents noyaux noématiques déjà sédimentés dans la mémoire, conformément aux lois associatives
- 4 - en s'associant à ces noyaux, ces traits peuvent soit être modifiés, soit modifier le noyau lui-même
- 5 - ce champ de noyaux noématiques est aussi le champ de pré-donation, en ce qu'il détermine le contenu des attentes, des protentions
- 6- les protentions déterminées dans la pré-donation sont soit confirmées, soit déçues dans le nouveau présent.
- 7 - un nouvel X est constitué dans l'impression origininaire
etc.

Nous sommes donc, avec ce modèle de la passivité, dans un schéma temporel circulaire-ouvert, fonctionnant par esquisses concordantes, vérifiables et modifiables selon le principe d'une *habitualité*.

Prenons un autre exemple pour illustrer cette habitualité.

J'ai une conscience qu'en ce moment, mon corps pèse, même si cette conscience n'est pas éveillée ni saisie. Mais ce rayon intentionnel, rempli par ce contenu de sens « mon corps pèse », est rempli de manière passive parce que cette conscience est permanente, régulièrement confirmée, rafraîchie, et n'est qu'exceptionnellement modulée. Si je sors de l'eau après y être resté longtemps, la conscience de mon poids se modifie par contraste et peut devenir active si cette modulation m'affecte (cette modulation possède une valence). Ensuite, l'explication, l'élucidation de ce changement par la sortie de l'eau relève de l'activité dont un aboutissement peut être le théorème d'Archimède. J'ai par ailleurs la possibilité de prendre à tout moment ce rayon intentionnel pour thème d'une *visée* opérée volontairement, *je peux* prendre activement conscience que *je* pèse.

⁹ Que Pierre nomme aussi, d'après Richir, *ipséité sans concept*.

Un rayon de la conscience passive est essentiellement confiant¹⁰ dans les régularités sédimentées en habitudes, tout en étant d'une grande plasticité : le fait que mon poids change selon le milieu, la vitesse etc. n'est pas en soi problématique, le principal est que ces changements soient réguliers et puissent devenir habituels et prévisibles, même dans un immense éventail de possibilités. Mes protentions les mieux déterminées, les plus régulièrement confirmées restent toujours ouvertes à une contre-possibilité. Je dois par contre pouvoir expliquer ces variations afin d'intégrer un fait nouveau dans la cohérence du monde, quitte à modifier le sens de mes expériences antérieures. Pour Husserl, la téléologie supérieure, c'est-à-dire la finalité qui motive toute notre constitution est la « tendance à l'effectuation d'actes auxquels on peut rester fidèle »¹¹. Il y a dans cette motivation une certaine idée d'optimisation de notre rapport au monde (il y va d'abord de notre auto-conservation), optimisation qui passe par la *sédimentation* des invariants¹² éprouvés dans les vécus, permettant la constitution d'habitudes.

Il en va ainsi pour tous les aspects du monde sur lesquels je compte, par exemple : la conservation naturelle de la distance qui sépare ma chambre de l'entrée de l'appartement, l'accord de chaque terrien sur l'alternance naturelle entre le jour et la nuit¹³, la corrélation de la conservation de ces régularités à la conservation de toutes les régularités, la possibilité de vérifier indéfiniment pourquoi l'une ou l'autre de ces régularités feraient défaut... Un monde qui ne pourrait pas être constitué devrait être en mutation perpétuelle, sans récurrence, sans aucune forme possible, abolissant jusqu'au temps.

Afin de conclure, il faut rappeler que, par définition, la passivité n'est pas un niveau de la conscience qui puisse se constituer comme objet descriptible directement. Ainsi, on ne peut exposer sa cohérence que par l'emploi de métaphores, qui doivent laisser progressivement place à de l'ipséité correspondante dans

l'intuition remplie. Cela ne peut se faire que par insistance et fréquentation, car la communication trouve ici de grandes limites, même en ayant recours aux exemples. Pour cette raison, on ne peut espérer trouver une définition plus précise pour chaque terme obscur : il faut le prendre tel que l'on peut, avec le degré d'incertitude inhérent à ses représentations, le faire jouer maladroitement jusqu'à ce qu'une figure cohérente apparaisse enfin. Et lorsque cela arrive, cette figure se révèle être la simplicité même.

¹⁰ Il s'agit d'une modalité générale. Le rayon intentionnel peut aussi être modalisé en « douteux », « certain »...

¹¹ Dorion Cairns, *Conversations avec Husserl et Fink*, Million, Grenoble, 1997, p. 140-141

¹² Invariants toujours ouverts à la nouveauté.

¹³ Avec le cas particulier, remarqué par Pierre, des Lapons et autres habitants des pôles.

Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante.

Phénoménologie et pratique de l'explicitation.

Pierre Vermersch,

CNRS, GREX

Pour mieux comprendre quelques pratiques de l'entretien d'explicitation, je voudrais modéliser dans ce petit texte la cohérence qui me semble justifier la pratique du rappel propre à la mémoire concrète ou mémoire d'évocation.

Si l'on voulait traiter le thème de la mémoire dans toute son ampleur, il faudrait aborder les trois temps qui la constituent : le premier concerne la constitution de la trace mnésique, acquisition, apprentissage, rétention ; le second traiterait du devenir de cette trace, à la fois partiellement ou totalement oubliée et pourtant en mouvement par association avec les autres traces déjà constituées ; le troisième devrait décrire toutes les formes de rappel, reconnaissance, éveil.¹⁴ Ces trois aspects de la mémoire ont été étudiés en troisième personne, principalement dans le cadre de la psychologie expérimentale puis, depuis trente ans, à la suite de Neisser (Neisser 1982), suivant une approche plus "écologique", en particulier dans le domaine de la mémoire quotidienne, autobiographique au sens large (Cohen 1989), où l'on s'est occupé de la mémoire de faits comme par exemple les résultats des matchs des saisons anciennes, le souvenir d'une langue qui n'a plus jamais été utilisée, etc. En revanche, la mémoire a peu fait l'objet d'analyse en première personne. On pourrait considérer qu'une partie de ce que nous faisons dans l'entretien d'expli-

citation, par la sollicitation de la mémoire d'évocation, porte sur le troisième temps : l'éveil du passé autobiographique, ciblé sur des moments singuliers, documente l'analyse en première personne de l'éveil des traces mnésiques autobiographiques.

Dans ce texte, je résume tout d'abord la théorie de Husserl sur le premier temps, la constitution des traces mnésiques reliées au vécu : c'est le modèle de la mémoire passive ou rétention. Puis j'aborde sa théorie sur le troisième temps, celui de l'éveil des rétentions qui fonde une pratique de rappel – précisément celle que nous sollicitons – qui repose sur "la visée à vide" et "l'intention éveillante". Le temps intermédiaire a été également marginalement abordé par cet auteur, mais je le développerai moins parce qu'à mon sens, il a été mieux étudié par les approches en troisième personne ; ce qui est normal, puisque si le temps de conservation, de transformation éventuelle des traces mnésiques, est par principe inaccessible à la conscience réfléchie (autant s'observer en train de dormir profondément), il est par contre inférable à partir des observations de cas invoqués ou sur la base de données expérimentales provoquées.

0 - Je suis surpris que la psychologie, ce que j'en connais, n'ait jamais pris en compte le fait que nous mémorisons en permanence ce que nous vivons, de manière passive, sans projet d'apprendre, sans volonté de se rappeler. Faut-il une démonstration expérimentale pour l'établir ? Les pathologies de la mémoire si fortement présentes illustrent avec clarté les conséquences d'une absence de mémorisation passive, par exemple dans les différentes formes d'Alzheimer. Quand il n'y a plus de fixation des traces mnésiques, il n'y a plus d'identité,

¹⁴ Même ainsi, il faudrait encore prendre en compte l'organisation en modules (organisation autonome) des mémoires spécialisées, pour les visages, pour le corps, pour les mots etc. ; mais aussi les différentes mémoires selon l'empan temporel considéré, mémoire iconique inférieure à la demi-seconde, mémoire à court terme de l'ordre de quelques minutes, mémoire de travail cadrée par la réalisation d'une suite d'opérations élémentaires dans une tâche, mémoires à long terme etc. Cf. par exemple Schacter, D. and E. Tulving, Eds. (1996). *Systèmes de mémoire chez l'animal et chez l'homme*. Marseille, Solal, éditeurs.

plus de passé, plus de vie de relation personnalisée. Mais sans aller jusqu'à la pathologie, les conversations quotidiennes sont autant de tests de l'intégration de données mnémoniques que nous n'avons pas eu l'intention expresse de constituer. Comment comprendre cet oubli de la mémorisation passive ?

L'avènement de l'étude scientifique de la mémoire par Ebbinghaus (Ebbinghaus 1964, 1885) a plongé la psychologie dans une cécité inaperçue dont on retrouve, dans bien des domaines de recherche psychologique, la même cause et les mêmes effets. Pour pouvoir être "scientifique" sur le modèle de la physique, cet auteur a inventé du matériel à mémoriser (des listes de syllabes sans signification par exemple), de manière à contrôler les stimuli utilisés (pour qu'ils soient les mêmes pour tous les sujets). Ce faisant, il a proposé à ses sujets l'activité de mémoriser ces matériaux. Ce qui fait que la psychologie n'a quasiment étudié que la mémoire active, c'est-à-dire l'apprentissage mnémonique, mémoire que l'on met en œuvre par exemple pour apprendre une poésie, un cours, une adresse, une référence. En conséquence, cette restriction des recherches au processus de la mémoire active a occulté tous les autres aspects de la mémoire qui n'ont donc pas été étudiés. On trouve la même limitation dans les études sur l'attention – cf. l'étude que je lui ai consacrée (Vermersch 2002) – qui commencent toujours par demander au sujet de faire attention à quelque chose de déterminé, alors qu'une des fonctions essentielles de l'attention est d'orienter, de choisir, de délimiter ce à quoi on fait attention. En conséquence, la fonction sélective spontanée de l'attention a été peu étudiée, et ne l'est que depuis très récemment¹⁵.

Dans le domaine de la mémoire, il a fallu attendre les années 80 pour que le concept de mémoire implicite apparaisse (Roediger and Craik 1989, Roediger 1990, Reder 1996). Mais c'était avec des paradigmes expérimentaux complexes, ayant pour but de mettre en évi-

dence cette mémoire de façon très scientifique. Pourtant, ces expérimentations débutent d'une façon triviale : on demande à chaque sujet d'exécuter une tâche qui n'a rien à voir avec le fait d'apprendre quoi que ce soit. En quelque sorte, on se contente d'exposer chaque sujet à une expérience particulière, comme nous le faisons en permanence dans notre vie. Puis, on lui fait exécuter une seconde tâche qui n'est pas une tâche de rappel mais qui sera d'autant mieux réussie que le sujet aura retenu sans le vouloir des éléments de la tâche précédente. Cette augmentation de la réussite démontre la présence d'un apprentissage mémoriel "implicite", que l'on pourrait appeler aussi bien "apprentissage passif", en mettant en valeur l'absence de projet d'apprendre.

1- Ouf ! Que de détours pour prendre en compte ce qui avait sauté aux yeux de Husserl dès le début du 20^{ème} siècle. Il est vrai que ce dernier ne s'était pas intéressé à la mémoire, mais à la conscience, et plus précisément à la conscience intime du temps (Husserl 1964, 1905).

Pour ce faire, il imagine une expérience élémentaire d'écoute d'un son. Quand le son retentit, je le perçois, spécifiquement je l'entends. Habituellement, la majeure partie des sons qui m'environnent m'affectent sans que je m'en rende compte, puis "s'effacent" immédiatement sans avoir fait l'objet d'une saisie, sans être parvenus à la conscience pré-réfléchie ou réfléchie. Pour faire apparaître ce qui l'intéresse, Husserl met en scène, à cet endroit, le cas où j'aurais prêté attention à ce son (on n'est plus vraiment dans la passivité de ce fait), et où j'aurais continué à interroger mon expérience après l'extinction de ce son. Il peut alors décrire l'évolution de la conscience de ce son maintenant physiquement éteint.

Quand ce son ne retentit plus, je l'ai encore dans l'oreille, je le tiens¹⁶ encore dans ma cons-

¹⁵ Evidemment, dès que l'on veut étudier la cognition de l'homme de manière écologique, respectant son fonctionnement spontané (pour ne pas dire éthologique, dans son milieu naturel), le sacro-saint contrôle expérimental est difficile à maîtriser. D'où le dilemme : vaut-il mieux étudier de façon impure quelque chose qui a du sens, que de manière rigoureuse, pure, ce qui n'a plus guère de sens ? La rigueur est-elle dans l'adéquation au sens ou dans l'application d'une méthode indépendamment du sens ? Pour ma part j'ai choisi depuis longtemps.

¹⁶ Ce "tenir" a été le lieu de nombreuses discussions, puisqu'il peut être entendu comme un maintien en prise de l'attention, un acte intentionnel, comme lorsqu'on accorde un instrument à corde et que l'on essaie d'entendre les battements éventuels entre deux octaves, ou il peut être entendu comme une persistance, une rémanence, donc comme un tenir qui n'est qu'un maintien passif. Dans ce texte, c'est ce second sens que nous avons principalement en vue, puisque nous voulons montrer que même et surtout dans ce cas-là, une mémoire permanente s'instaure de façon passive. Mais dans l'exemple de Husserl, c'est le premier sens qui semble mobilisé, puisque pour établir la suite de la description il faut que

cience. Mais avoir dans l'oreille un son qui n'est plus émis, ce n'est plus de la perception, c'est de la mémoire, de l'évocation qui me redonne une quasi sensorialité. Quand le son ne retentit plus, si j'en ai encore conscience et que je "l'entends" encore, je ne l'entends pas grâce aux oreilles ! Husserl appellera ce fait : "souvenir primaire" puis, de manière générique, cette poursuite de la tenue du son et donc ce type de mémorisation seront nommés : "rétention". Ce faisant, il institue une idée fondamentale : *le sujet mémorise en permanence de façon passive ce qu'il vit*. Il l'a montré dans un cas où le sujet a d'abord remarqué un excitant (ce son-là précisément), et en faisant apparaître que ce son reste accessible après qu'il se soit éteint, sans que lors de l'écoute j'ai eu l'intention de m'en rappeler, sans avoir fait un effort particulier. L'hypothèse qu'il fait est que ce type de mémorisation s'étend de manière passive, à l'insu du sujet, à tout ce qui l'a affecté, que cela ait fait l'objet d'une saisie attentionnelle (donc au moins d'une conscience pré-réfléchie) ou non. Cette rétention est une des conditions nécessaires de la constitution de la subjectivité, de ce rapport à tous les détails qui inscrit chaque sujet dans l'expérience – sans que pour autant il ait à faire un quelconque effort pour le mémoriser – mais qui intervient sans cesse dans la vie courante sans que l'on ait l'impression de faire un acte de rappel délibéré. Je m'appuie sur les rétentions d'une manière aussi invisible que la manière dont elles se sont mémorisées.

Cette rétention, ou souvenir primaire, désigne à la fois le processus de mémorisation passive attaché à chaque instant vécu, et le contenu, l'unité, la propriété "retenue" (rétendue ?). Si l'on revient brièvement à la psychologie, ce mécanisme passif rend compte pour une large part de la mémoire autobiographique, mémoire spontanée de ce que j'ai vécu sans intention de le mémoriser. C'est celle que nous sollicitons en priorité dans l'entretien d'explicitation, en la ciblant sur un cadrage temporel limité à un instant ou à une suite d'instant, pour être sûr de rester en relation avec le vécu et non pas avec des épisodes, des périodes de vie (cf. l'article de F. Lesourd, dans ce numéro) ou des classes de situation.

Nous pouvons solliciter cette mémoire parce que nous sommes certains qu'elle se constitue

le maintien en prise de la mémoire du son se poursuit.

sans cesse à l'insu du sujet. Pour autant, cette mémoire ne fonctionne pas comme un enregistreur mécanique (magnétophone, magnétoscope), elle est déterminée par ce qui affecte le sujet (ce qui l'atteint et produit un effet sur lui, qu'il en soit réflexivement conscient ou non), et elle modulée par ce qui fait intérêt pour lui.

C'est ce qui fait l'ambiguïté du terme de mémorisation passive : on peut la nommer passive par défaut de projet de mémoriser, mais elle s'inscrit sur le fond de l'activité du sujet, de ses intérêts, des activités les plus fréquentes, les plus récentes, les plus impliquantes, et en ce sens il y a une activité passive intense ! Mais cette activité n'est pas sous le contrôle de la personne. On peut faire le parallèle avec la théorie soviétique de la conscience comme théorie du "reflet" (Leontiev, Lénine, Galperine, etc.). Cette appellation a souvent été considérée à tort comme une "réflexion" (au sens où un miroir réfléchit) passive et mécanique, alors que ce reflet – de manière non volontaire – est tout entier modulé par les motivations, l'expérience passée, etc. Nous ne contrôlons donc pas la constitution de ces rétentions, mais le fait qu'elles soient modulées par tout ce qui a précédé, peut laisser envisager qu'elle ne sera pas "totale". J'y reviendrai.

Que devient cette "trace"¹⁷ rétentionnelle ? Husserl en décrit le devenir. Il distingue la constitution de la trace liée au juste passé de chaque impression¹⁸, puis une "rétention fraîche" pendant toute la période où il est facile de retrouver l'impression originale, où elle se redonne avec aisance. (C'est une expérience facile à vérifier. Cependant, nous avons bien vu dans les séances de l'atelier de pratique phénoménologique, que cette "rétention fraîche" était d'une durée très variable suivant les personnes et plus encore suivant la nature sensorielle de l'impression : selon que l'impression originale était visuelle, auditive ou olfactive

¹⁷ Le mot "trace" n'appartient pas au vocabulaire de Husserl, c'est moi qui utilise ce terme pour distinguer "rétention" comme "trace" et "rétention" comme "processus".

¹⁸ Ce qui ne va pas de soi, puisqu'il faut alors rentrer dans le détail de la structure du flux temporel impressionnel, se demander comment des unités se détachent, ou au contraire comment dans la variation du flux une unité glissante de moment en moment se conserve pour donner la qualité du "même". Il faut dans ce domaine aussi trouver comment concilier un devenir fluant et une granularité des "moments" impressionnels qui puissent produire plus tard des noyaux noématiques.

pour se référer à ce que nous avons exploré. Ces deux variables se sont révélées en interaction, et ont produit des résultats inattendus : par exemple, telle personne était incapable de conserver ou de se redonner immédiatement un son juste entendu alors que pour tous les autres c'était aisé ; à l'inverse, une autre personne retrouvait sans difficulté un stimulus olfactif, un parfum, alors que personne d'autre n'arrivait à conserver l'évocation de la senteur, une fois sa queue rétionnelle objective disparue).

Passée cette étape de la rétention fraîche, nous avons mis à jour –dans le cadre de l'atelier de pratique phénoménologique - au moins une étape intermédiaire, où le souvenir de l'impression originaire a apparemment disparu, mais où un petit effort permet de la réactualiser immédiatement avec facilité.

Pour Husserl, passé cette étape de disponibilité, la trace rétionnelle "sombre" dans le passé. C'est sa métaphore personnelle, les rétions descendent, deviennent de plus en plus obscures et lointaines, jusqu'à une disparition totale. On comprend bien que pour la majeure partie de ce qui est retenu de cette manière passive, il n'y ait jamais l'occasion de constater l'étape de la rétention fraîche, mais qu'elles s'évanouissent au fur et à mesure, sans même que nous sachions qu'elles se sont évanouies. Pour que cette étape de rétention fraîche soit apparente, il faut sortir de la passivité, opérer une saisie, et avoir le projet de la maintenir en prise, ou de la retrouver plus tard. C'est ce qui peut lui donner la qualité d'être un souvenir primaire, immédiat.

Cette disparition n'est pourtant pas selon Husserl, dont nous suivons toujours l'analyse, une annihilation. Husserl va bien distinguer entre "le rien" et le "degré zéro de l'activité". Métaphoriquement, ce serait comme de distinguer la mort de l'immobilité. La mort implique qu'il n'y ait plus jamais de mouvement ; l'immobilité en revanche est le degré zéro du mouvement, ce qui n'implique pas qu'il n'y aura pas de mouvements à l'avenir. L'immobilité est grosse de tous les mouvements potentiels qui pourront se manifester. Ainsi, si nous poursuivons la métaphore, la trace rétionnelle est inactive, immobile, mais elle n'est pas morte, elle n'est pas rien. Elle est conservée, elle ne disparaît pas, elle est juste inactive relativement au fait qu'elle n'est pas mobilisée volontairement par le sujet. Comment montre-t-on qu'elle n'a pas disparu ? Parce qu'elle peut à tout moment être éveillée, revenir à la conscience et se redonner

précisément sur le mode d'une mémoire du vécu, d'une mémoire redonnant la sensorialité, l'émotion, le contexte (cf. (Janet 1925) pour une étude de cas où la mémoire des événements demeure sans restitution de la qualité de re-vécu) ; sur le mode d'une mémoire qui se présente comme reviviscence d'un vécu passé : je le reconnais immédiatement comme mien, il m'est familier, et cependant, je le découvre : "Ah, c'est vrai, je faisais attention à ça ...!". C'est cette mémoire que nous utilisons de manière privilégiée dans l'entretien d'explicitation, et que nous avons nommée au départ "évocation" (Vermersch 1994, 2003) pour indiquer le type d'acte de rappel qui la caractérise.

Cet éveil conduit à ce que le phénoménologue appelle "ressouvenir" ou "souvenir secondaire". Par cette dénomination, est marquée la différence avec le souvenir primaire, ou souvenir du juste passé et retrace la filiation, la continuité, depuis l'impression première jusqu'à l'éveil.

On a donc un schéma théorique simplifié qui décrit le cycle de la rétention à son ressouvenir, faisant l'hypothèse d'une continuité entre la constitution de la trace, sa conservation, son éveil¹⁹. Soit : 1/ impression initiale, 2/ immédiatement sa rétention, 3/ à laquelle s'articule dans la suite temporelle son inactivation progressive, et enfin 4/ la possibilité que cette trace soit éveillée et fasse l'objet d'un ressouvenir, quelle que soit la durée séparant l'impression de son éveil.

2 - Pour aller plus loin, il faut introduire le concept générique de "passivité" au sens phénoménologique. Si l'on reprend le schéma des niveaux de conscience, en deçà de la conscience pré-réfléchie, on a un niveau que Husserl appelle champ de prédonation (Vermersch 2000). Il est "pré" parce qu'il précède la "donation". Qu'est-ce qui est qualifié de donation, c'est le passage particulièrement bien décrit²⁰ dans les §15-17 de *Expérience et jugement*

¹⁹ Cette hypothèse est bien attestée dans Husserl, E. (1998). *De la synthèse passive*. Grenoble, Jérôme Millon. Il faut souligner que ce texte est peu connu, puisqu'il n'est disponible en français que depuis quelques années, ce qui fait que souvent on attribue à Husserl l'hypothèse inverse, sur la seule foi des rares textes disponibles auparavant sur ce thème.

²⁰ J'ai consacré un article au commentaire du § 17 de *Expérience et Jugement* dans lequel tous ces arguments sont analysés. Cf. Vermersch, P. (1999). "Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention." *Expliciter*(29): 1-20.

(Husserl 1991) de ce qui n'est pas encore intentionnel à ce qui le devient. La passivité est le terme qui rassemble tout ce qui se passe dans le champ de prédonation. Elle mérite le nom de passivité parce qu'elle n'est pas intentionnelle, elle ne fait l'objet d'aucune forme de conscience, ni réfléchie, ni même pré-réfléchie. C'est tout ce qui est déposé en moi, dont je ne sais pas que c'est en moi, en particulier parce que cela s'est constitué de manière passive, non volontaire, par le processus rétentionnel, mais pas uniquement. Ce qui a fait l'objet d'une saisie intentionnelle, pré-réfléchie ou réfléchie, peut aussi se déposer dans un degré zéro d'activation, si plus rien ne le mobilise pendant une longue période. On peut donc dire que dans la passivité se sédimentent, se déposent tous les matériaux impressionnels qui m'ont affecté et qui ont été retenus par la rétention, mais aussi toutes les facettes de mon expérience réflexivement consciente et pré-réfléchie ; facettes qui, elles aussi, ont sombré dans l'oubli. Mais en un second point de vue, cette passivité est rien moins qu'immobile ou stagnante. En permanence les éléments sédimentés se connectent, font l'objet de fractionnement, de rapprochement, de renforcement, de synthèse. En permanence ces matériaux sont en compétition pour être saisi par le Je, et émerger à la conscience. Tout simplement, on retrouve là toutes les lois d'association²¹ mises en évidence par les approches en troisième personne comme le béhaviorisme ou la psychologie de la forme, qui ont étudié tout ce qui influence le sujet à son insu, mais aussi les mécanismes "inconscients" repérés par la psychanalyse quand elle étudie les lapsus, les jeux de mots, les rêves. Le niveau de la passivité, s'il n'est pas accessible directement à la conscience réfléchie, n'en est pas moins très actif d'une manière que l'on ne peut montrer qu'indirectement. Par exemple, si l'on suit Husserl sur son analyse des erreurs de rappel propres au ressouvenir (Husserl 1998, Vermersch 2004b, Vermersch 2004a), on voit décrits les mécanismes de "bigarrage" que Shacter (Schacter 2003) nommerait confu-

sion des sources. Un souvenir autobiographique se donne, il s'agit d'une discussion théorique avec une personne précise, à l'occasion d'un séjour dans un chalet à la montagne. Dans la restitution du ressouvenir, Husserl prend conscience qu'il vient de passer d'un souvenir à un autre, qui se passe avec la même personne, dans le même contexte (mais pas au même endroit), dans la même activité. L'hypothèse de Husserl est que dans la passivité, les rétentions se fragmentent en morceaux qui peuvent s'associer par similarité avec d'autres, et que lors du ressouvenir ces ponts associatifs font qu'il est facile de passer sans s'en rendre compte d'un morceau de souvenir à un autre, similaire. Notez bien qu'il ne s'agit pas d'une observation intuitive en première personne, mais d'une reconstruction par induction des traces vers les mécanismes hypothétiques inobservables. Ce genre d'observation, que nous avons tous vécu, pointe sur la structure activement associative de la "passivité".

Cette structure associative est extrêmement importante puisqu'elle permet de concevoir qu'une trace rétentionnelle puisse être éveillée par similarité, par résonance. Dans ce cas, le terme résonance est bien là pour indiquer un choc à distance : une similarité est éveillée par une autre similarité quelle que soit la distance du type de situation à laquelle elle était initialement liée, mais aussi et surtout quel que soit le temps qui s'est écoulé depuis l'impression originaire à l'origine de la trace rétentionnelle. Cependant, on peut d'abord penser cette résonance comme contingente, sur le modèle de la "madeleine de Proust", cf. (Gusdorf 1951, Proust 1987, 1929). L'éveil est imprévisible, une impression sensorielle actuelle éveille par similarité résonante une trace rétentionnelle qui se donne en se réactivant, en s'éveillant, et avec la merveilleuse possibilité d'être revécue dans une durée incommensurable avec la durée pendant laquelle elle a été vécue. Je peux consacrer autant de temps que je veux, dans la limite de ma motivation et ce que je sais faire, pour en détailler toutes les facettes qui vont se redonner à moi. Mais un tel accès contingent est à la fois enchanteur et de peu d'utilité pratique !

Est-il possible d'en rendre l'accès délibéré ?

Pour pouvoir décrire cette possibilité au plan théorique, puisque au plan pratique nous savons par l'entretien d'explicitation que c'est possible, il nous faut quelques concepts supplémentaires qui viennent toujours de Husserl.

²¹ Dans son recueil de leçons sur "La synthèse passive", Husserl s'empresse avec véhémence de distinguer les lois d'association au sens phénoménologique de celles pareillement nommées propres à la psychologie. On retrouve son souci de ne jamais, jamais, se faire assimiler à un psychologue. Mais avec du recul, et si l'on n'est pas soi-même philosophe, on voit bien la communauté d'idées avec toutes les études des lois d'association, des lois de la gestalt de synthèse figurale etc.

3 - Le premier concept est celui "de visée à vide". L'idée est que je peux viser une cible sans pour autant la voir, mais en sachant avec certitude qu'elle existe (cf. aussi, plus au plan psychologique, les citations que j'avais sélectionnées sur les "intentions de direction" dans (Vermersch 1998a) elles-mêmes tirées de (Burloud 1927b)). C'est le privilège de notre vie, de notre biographie, que nous sachions avec certitude que nous avons vécu chaque moment de notre vie. Ainsi, je peux décider, par exercice, de me demander ce que je faisais tel jour à tel heure. Au moment où je me le demande, sauf cas particulier, probablement je ne sais plus ce que j'ai fait le dernier dimanche matin à 10 h. Ou bien, autre exemple, comme il m'arrive de le faire dans les stages de formation à l'entretien d'explicitation, je propose de décrire en détail ce que la personne a fait, perçu, pensé, senti, ressenti juste au moment où elle passait la porte de l'immeuble où le stage se déroule. D'abord, je ne retrouve souvent pas grand-chose, il est même possible que je ressente l'impossibilité de retrouver un moment aussi insignifiant, perdu parmi tous les moments de ma vie. La seule certitude que j'ai est que j'ai vécu ce dimanche matin, ou que j'ai vécu le passage de la porte. Je peux donc me demander de viser le rappel de ce moment, alors même qu'il ne se redonne pas encore, qu'il n'y a encore aucun souvenir. Mon savoir théorique est que ces moments-là ont produit comme tous les moments de ma vie, des traces rétentionnelles, de manière passive. (Il n'est pas impossible qu'il y ait aussi des traces d'autres mémoires liées à des incidents, à des saisies attentionnelles volontaires. A force d'insister sur l'importance de la rétention, je ne voudrais pas faire croire ou faire oublier qu'il y a bien d'autres mémoires actives à l'œuvre dans ces vécus. Je focalise, ici, sur le point qui n'est généralement pas pris en compte.) Cette certitude théorique est cependant de peu de poids dans le moment où j'ai la conviction que je ne me souviens pas, et que même je n'arriverai pas à me souvenir. J'ai nommé cette étape initiale : l'étape de "l'effroi" (Vermersch 2005). Effroi devant la certitude intime que je ne me rappelle pas, et que je n'y arriverai pas puisque si peu de choses me reviennent, que je ne serais pas sûr de ce que je vais retrouver quand même, que je ne sais pas quel est le "faire" qui pourrait me permettre d'aller plus avant avec certitude. Le point important est que cette "certitude" est une croyance erronée et qu'elle

reflète, en le généralisant de manière abusive, le fait que le remplissage mémoriel n'est pas immédiat, et que sa possibilité est contre intuitive.

4 - Il nous faut donc compléter cette possibilité principielle d'une "visée à vide" d'un moment vécu, par la description du procédé qui peut la rendre efficiente, productive : l'intention éveillante.

La réponse repose en partie sur le mécanisme de l'éveil associatif par résonance. Je peux lancer vers la passivité – ma propre passivité ! – une demande dont le contenu va produire une "intention éveillante"²².

De quoi est fait ce geste ?

Le premier point est qu'il faut que je me demande quelque chose (Vermersch 2005) (Lesourd 2006), que je dirige une volonté vers le fait d'obtenir une réponse. Une réponse de moi à moi : de moi qui ne l'ai pas encore réfléchi à moi qui la possède peut-être de manière irréfléchie dans la passivité.

(Notez que la structure "activiste" de la passivité, peut faire aussi qu'une information me parvienne sans que je l'ai explicitement demandée, autrement dit, qu'il y ait émergence de sens sans que je l'ai clairement recherché. Husserl a toujours envisagé ce double mouvement, celui de la visée à vide par la conscience, comme son inverse : celui de la tentative des objets pré-intentionnels d'arriver à la saisie du Je. Cf. le §17 d'*Expérience et Jugement* (Vermersch 1999).

Restons sur le cas qui fait difficulté, celui où il n'y a pas émergence spontanée, puisque le fait qu'il y ait émergence spontanée ne pose pas de problème dans la mesure où elle est hors de mon contrôle.

Pour aller plus loin, j'ai besoin de prendre la décision de le faire, cela consiste à me demander quelque chose. Par là, je vais chercher à créer les *conditions* d'une émergence, dans la mesure où je ne peux pas opérer directement

²² Ce terme "d'intention éveillante" ne me semble pas appartenir à Husserl, je suis obligé d'en endosser la paternité. En effet, si chaque mot séparément est bien présent : "intention" et/ou "éveil", les deux -ensemble- ne sont pas présents dans ses ouvrages, sauf erreur ou oubli de ma part. (Il faut se rappeler n'étant pas germaniste, je ne me réfère qu'aux traductions françaises. Il faudrait savoir, mais c'est peut-être vain, si l'équivalent allemand existe, il serait alors plus facile dans le principe d'en vérifier l'occurrence, puisque un site Internet Japonais a indexé la totalité de l'œuvre publiée d'Husserl avec une liste de 700 mots clefs !)

une telle émergence. Si c'est une émergence, elle ne dépend pas d'une volonté de la produire. Elle peut dépendre, en revanche d'une volonté de créer les conditions qui, peut-être, la feront apparaître. Je le fais en choisissant le contenu de ma demande. Les termes utilisés doivent être pertinents pour ce que je cherche à éveiller. Dans quasiment tous les cas une vraie demande produit une réponse, mais son adéquation repose sur la capacité qu'aura ma formulation de déclencher une résonance, un éveil à distance. Ce que je nomme dans ma demande joue le rôle d'une intention éveillante, dont je ne sais pas quelles traces rétentionnelles elle va éveiller par similarité sémantique, relationnelle, impressionnelle, par contiguïté spatiale ou temporelle du moment de sa constitution etc. L'éveil par résonance, par similarité à distance, repose sur toute la structure associative de la passivité ; l'important est ici que cet éveil est possible par principe.

Cette potentialité de l'éveil intentionnel représente une immense ouverture, elle rend concevable la possibilité de mobiliser les ressources inconscientes (non encore portées à la conscience réfléchie) dont chacun dispose.

5 – J'avais la tentation, de reprendre toute cette description sous l'angle psychologique. En effet, les psychologues de l'introspection comme les allemands de l'école de Würzburg, Binet à Paris, et dans une moindre mesure Titchener aux Etats-Unis, sont des contemporains de Husserl. Ils écrivent et développent leur programme de recherche dans les mêmes années, sur des points très proches. Une des questions centrales est celle de la pensée sans image, de la pensée qui se donne comme conscience sans contenu, ce que ces chercheurs nommeront "un sentiment" et, plus précisément, un "sentiment intellectuel" pour le distinguer du sentiment au sens émotionnel du terme. Ces recherches ont bien été résumées dans (Burloud 1927a, Burloud 1927b, Burloud 1938) Nous y avons consacré avec le GREX un travail expérientiel suivi d'une réflexion présentée dans le n°27 d'*Expliciter*, je veux parler du "sentiment intellectuel" (Vermersch 1998a) (Vermersch 1998b). Une des facettes de cette pensée sans image est précisément de pouvoir viser un résultat, de mettre en œuvre une "intention de direction", sans représentation de la cible. Du coup, toutes les analyses des données de l'époque sont autant d'illustrations des effets de différents types de visées à

vide, sans que ce concept soit utilisé. Il y a là une reprise à faire qui me semble dépasser les limites de cet article et réintroduire de la psychologie là où la seule phénoménologie était à l'honneur.

6 – Pour conclure provisoirement.

Les concepts de visée à vide et d'intention éveillante m'apparaissent comme de véritables outils du travail psychique. Leur portée pratique me semble immense, dans la mesure où ils offrent la possibilité d'ouvrir des portes qui semblaient définitivement bloquées par les limites de la mémoire, les limites de la prise de conscience. Limites postulées par ceux qui ne pratiquent pas de démarche expérientielle mais légifèrent sur la seule base de données expérimentales en troisième personne sur ce qui est possible ou pas. Ces outils sont utilisés par l'entretien d'explicitation et les techniques d'auto-explicitation, il est cependant évident que leur champ d'application est beaucoup plus vaste. Ou peut être est-ce le domaine d'application de l'auto-explicitation qui est beaucoup plus ample que toute technique d'entretien !

En forme d'annexe ...

Le schéma que je viens de développer est très simplifié, je voudrais indiquer quelques voies d'enrichissement, sans intégrer ces données dans le corps principal du texte.

a/ Traiter d'une seule rétention isolée est insuffisant pour rendre compte de la dimension dynamique. Toute saisie impressionnelle s'organise dans le champ d'intérêt, de saillances particulier à chacun, à chaque instant, puis toute rétention se dépose dans "l'accueil" actif de ce qui est déjà sédimenté et vient renforcer, s'agréger à ce qui se trouve en résonance. Ce schéma a donc les limites propres à l'analyse statique, il faudrait le compléter par une reprise sous l'angle de la dimension génétique. Comme toujours, il faut plusieurs temps successifs complémentaires ne pouvant être conduits en même temps : analyse statique puis analyse génétique, analyse noématique puis analyse noétique et analyse égoïque etc.

b/ Ce schéma simplifié : de la rétention à l'éveil, pourrait laisser fantasmer que nous avons une mémoire autobiographique totale, précise, incorruptible, permanente.

Mais nous avons tous l'expérience de ne pas

avoir retrouvé des informations vécues, même quand nous savons avec certitude que nous les avons vécues. Cet éveil n'est donc pas automatique ni parfaitement assuré. Nous avons tous découverts que nous nous étions trompés en retrouvant un souvenir. C'est déjà plus délicat à observer, dans la mesure où il faut des circonstances particulières pour qu'après coup soient réunies les conditions permettant la reconnaissance de l'erreur. Notre mémoire n'est donc pas parfaite.

Ce schéma indique une possibilité de principe : tout ce qui m'a affecté (je l'ai donc vécu) est retenu passivement, cette trace est conservée et peut être en conséquence toujours éveillée.

De plus, il peut se faire que nous ayons la connaissance intellectuelle, le savoir qu'une chose était nécessairement présente et pourtant nous ne la retrouvons pas comme impression vivante. Ce qui est passivement retenu n'est pas l'objet d'un enregistrement mécanique, mais d'une assimilation aux schèmes préexistants qui organisent notre passivité.

On peut reprendre ces différents points en suivant les trois étapes de la mémoire, c'est-à-dire l'étape de la constitution d'une trace mnésique, l'étape de sa conservation, l'étape de son éveil.

1/ La constitution des traces

La mémoire du vécu n'est jamais totale, elle n'est pas comme un enregistrement mécanique du type magnétophone ou caméscope. En fait, la notion d'une totalité est elle-même absurde si on cherche à lister de quoi elle serait faite ! Il y a un nombre indéfini d'éléments qui sont présents à divers degrés d'activité (focus, secondaire, horizon) dans tous mes instants vécus, et pour chacun de ces éléments il y a un nombre non moins indéfini de propriétés distinctes qui le caractérisent et peuvent faire l'objet d'une trace et de son éveil de manière distincte. Nous avons tellement pris l'habitude de penser la mémoire en fonction d'une liste pré-définie (les célèbres listes de mots ou les trigrammes de la psychologie expérimentale) ou d'un objet qui peut sembler défini et fini (une poésie, les règles de grammaire, etc.) que nous ne réalisons pas facilement que tout moment vécu est composé d'une indéfinité de composants que nous serions bien en peine de lister dans leur "totalité". Nous ne pouvons

savoir *a priori* tout ce qui pourrait faire l'objet d'un ressouvenir de vécu.

Toute constitution de traces d'un instant vécu est donc partielle.

Mais de plus, elle est modulée dans la passivité (c'est-à-dire de manière sub-personnelle, sans mon contrôle volontaire) par des paramètres en interaction : mes intérêts, mes motivations, l'émotion à laquelle elle est associée, la ressemblance avec des choses familières, la contiguïté temporelle et spatiale, la rupture de scripts attendus, la fréquence de répétition, les bonnes formes, etc. Tous ces paramètres sont en compétition de manière non contrôlée. Mais les traces sont aussi liées à des objectifs en cours, à la mémoire de travail qui les maintient en prise, qui feront qu'il ne s'agira plus de rétentions, mais de mémoire active. Sans compter que, très bizarrement, l'expérience du rappel (de l'éveil) montre que certains détails apparemment inessentiels à l'activité, aux motivations ou à mon identité, sont cependant parfaitement conservés. Alors que d'autres informations qui pourraient, elles, sembler pertinentes, essentielles, ne le sont pas du tout !

Par exemple, je reconnais instantanément dans les films, y compris avec des cadrages serrés donnant peu d'informations contextuelles, les bordures de trottoirs, la forme, les matériaux, la couleur des bas de façades d'immeubles, me montrant que je les ai mémorisés sans y prêter attention et me permettant immédiatement de savoir où le film a été tourné. Or ces informations me semblent de peu d'utilité (?!). En revanche, je ne retrouve pas le moment final où j'ai pris la décision de classer soigneusement un dossier à un endroit où je serai sûr de ne pas le perdre. Je me souviens de toutes les étapes de ma délibération pour choisir un lieu de rangement, avec toute l'évocation possible, sauf le mouvement final, qui m'échappe encore et qui fait que je n'ai toujours pas retrouvé ce dossier. Ce qui me serait pourtant bien utile !

Ce qui se constitue dans la passivité ne suit pas un plan préétabli défini par la pertinence ou l'utilité future de ce que l'on pourrait avoir besoin de retrouver. C'est important pour les intervieweurs, qui peuvent penser que telle information doit avoir été mémorisée puisqu'elle est importante, alors que ce peut être une donnée qui ne s'est pas constituée en trace pour celui qui l'a vécu. La mémoire du vécu n'est pas totale. En revanche, beaucoup de

données laissent à penser que ce qui s'est constitué en trace mnésique ne disparaît pas (Loftus and Loftus 1980). Cependant on ne peut ni le démontrer expérimentalement, ni prouver l'inverse.

2/ La conservation des traces semble donner lieu à des transformations.

Par définition, nous n'avons pas accès aux traces tant qu'elles gardent ce statut²³. Les éveiller, s'en rappeler, c'est les transformer en les retraduisant en paroles, images mentales, impressions émotionnelles. Par exemple, quand on accuse la mémoire de procéder à des reconstructions, il semble difficile de l'imputer à l'état de trace, mais plus facile de l'attribuer à la conduite de récit qui s'appuie sur les traces éveillées. Il est donc méthodologiquement délicat de cerner si les traces au degré zéro d'activité intentionnelle, restent intactes où si elles évoluent. Nous ne pouvons nous appuyer directement sur le contenu de ce qui est rappelé (de la verbalisation de ce qui est rappelé, il ne faut pas oublier cette étape de transformation) pour nous informer de l'évolution éventuelle des traces. Deux voies semblent possibles.

- En se plaçant selon un point de vue en première personne, il est possible de saisir le moment de l'éveil d'une trace, comment elle se donne, dans la transition vers sa reconnaissance et sa formulation. Je peux alors dans cet état naissant propre à la transition, m'informer de la délimitation de la teneur de sens de la trace, de son mode de donation relativement à sa clarté, à sa complétude etc. Pourtant, même à l'état naissant de l'éveil, le rapport à la trace peut être modulé par la manière dont l'éveil s'accomplit pour moi et qui n'est peut être pas une caractéristique universelle, mais une donnée différentielle.

- Mais ce qui a été le plus investigué, ce sont des approches en troisième personne. Ces recherches permettent par exemple de différencier ce que le sujet croit ne pas pouvoir se rappeler, de ce qu'il démontre se rappeler, sans qu'il ait conscience de se le rappeler.

Les techniques d'amorçage, les techniques qui présentent au sujet une tâche qui sera d'autant

²³ Avez-vous déjà essayé d'ouvrir rapidement la porte du frigo afin d'aller plus vite que l'éclairage, pour savoir comment est l'intérieur quand ce n'est pas éclairé ? Cet exemple n'est pas de moi.

mieux réussie qu'il aura "rétentionné" des données d'une autre activité, permettent de mettre en évidence la conservation de ces traces, et quelques unes de leurs propriétés. Ce qui semble apparaître c'est que ces traces ne disparaissent pas, mais peuvent se fractionner en éléments plus petits, et que les propriétés d'un même élément ne restent pas ensemble telles qu'elles le sont dans la réalité. Par exemple, au moment du rappel d'un entretien, me revient la teneur sémantique de ce que quelqu'un a dit, mais pas les mots. Il y a scission dans le souvenir entre le sens et les mots. Ou bien il me revient le son de la voix de la personne, son visage, le mouvement de ses lèvres, mais pas ce qu'elle disait. Ce fractionnement facilite le regroupement de morceaux similaires, ou leur tressage dans une seule séquence de quelque chose qui appartient pourtant à des séquences historiquement différentes, mais hautement similaires sous une ou plusieurs déterminations. Dans le moment de l'éveil, ces morceaux se recomposent par glissement, par chevauchement, tout cela d'une manière imperceptible. Seule une vigilance sur le fait que tout ce qui me revient appartient bien à une source temporelle unique me permet de distinguer ces "bigarrages" (c'est le mot choisi par le traducteur de Husserl). Mais le fait est qu'il est possible de distinguer ces différents morceaux de traces et les rétablir dans leur origine.

Si les traces semblent bien se conserver, en revanche elles peuvent subir un certain nombre de modifications. Mais il est particulièrement difficile de s'informer sur l'évolution de ces traces. Il faut, en particulier, ne pas les amalgamer avec les transformations qui se produisent lors de leur éveil et la conduite de récit qui les porte à notre connaissance.

3/ Le moment le plus délicat est celui de l'éveil et le récit de ce qui vient à l'éveil.

Le rappel ou l'éveil se situe donc dans la troisième phase de la mémoire ; il dépend quant au contenu des deux premières : je ne pourrai éveiller que ce qui a été "rétentionné" ou appris et conservé (un traumatisme crânien peut faire disparaître cette possibilité, un électro choc aussi, une dégénérescence ou une perte de la matière cérébrale de même).

Quand je me tourne vers la remémoration, une pluralité d'actes très différents peut être mise en œuvre, souvent de façon mêlée, et ces actes

ne produisent pas le même type d'information. Je vais m'essayer à lister ces différents actes. Je ne vais pas chercher à produire une théorie du rappel, mais à recenser à partir de mon expérience, les actes différents. Différents parce qu'ils peuvent être mis en œuvre séparément, quoique à la lumière de ma propre expérience ils soient de fait souvent simultanément présents en proportions variables.

a) Connaître

Dans le rappel, il y a des choses que je sais, qui se donnent immédiatement comme un savoir disponible avec certitude. Ou inversement le savoir se donne comme mémoire invisible, je n'ai pas l'impression de me le rappeler, mais simplement de m'en servir. Une bonne partie de la mémoire sémantique, decontextualisée, toutes les informations d'usage quotidien (numéros de téléphone, codes, adresses, noms), mes savoirs académiques, professionnels, etc., la constituent.

Quand je me tourne vers un moment passé spécifié, dans le même temps cette mémoire l'enveloppe, l'étaye, la supporte dans sa cohérence, d'une manière particulièrement invisible, parce que sous-jacente, implicite, contrairement aux inférences (point b).

Par exemple, dans l'exercice où je me propose de décrire le moment où je passe la porte de l'immeuble où se déroule le stage, avant l'évocation, mais aussi tout autant pendant l'évocation, je sais sans avoir le sentiment d'opérer un rappel (un acte de remémoration) où est l'entrée de l'immeuble, comment elle est orientée, le fait qu'il y a des marches d'escaliers, deux systèmes de portes successifs, le fait que j'arrive de la gauche, que le parc Montsouris est en face etc. Cette forme de rappel peut être une gêne pour laisser revenir ce qui ne se donne pas sur ce mode, comme c'est le cas de toutes les informations sensorielles revécues. Je peux vouloir retrouver les connaissances qui ne reviennent pas immédiatement, par exemple savoir si la porte se pousse ou se tire. Et là je fais l'expérience d'un certain mode de recherche en mémoire qui n'a rien à voir avec une intention éveillante. De plus cette recherche du savoir, peut amorcer facilement un autre type d'acte qui est très facilement présent dans la mémoire autobiographique : l'inférence.

b) Inférer

Une démarche de rappel qui vient immédiatement est, en effet, d'inférer les informations passées. Je ne me rappelle pas d'un fait, je vais tenter de le reconstituer à partir des savoirs disponibles comme la mémoire des dates, des contextes, des schémas d'emploi du temps. Récemment quelqu'un me donnait l'exemple d'un souvenir très net, de voir sa mère enceinte, dans le couloir d'une maison, à un endroit précis. Mais les inférences ont permis d'établir qu'à l'époque de cette grossesse ce n'était pas cette maison qui était le domicile. De la comparaison du calendrier connu des occupations de logement et de la grossesse, il est possible de déduire que la grossesse s'est forcément déroulée à tel endroit, et que l'image est fautive, tout au moins quant à sa localisation (sinon, la grossesse a eu lieu, la personne qui se remémore en a été effectivement témoin, etc.). Cet exemple montre en négatif le rôle des inférences. Nous avons tous l'expérience d'avoir reconstitué un fait à partir de la compatibilité de son cadre calendaire, des lieux qui concordent avec, des personnes qui ne pouvaient pas être présentes ou à l'inverse, des appareils qui n'existaient pas encore, etc. Ce type d'acte est puissant pour corroborer une donnée. Cependant, dans l'expérience, il me semble être antagoniste avec l'acte d'évocation. L'inférence est une activité logique, maîtrisée, qui ne facilite pas le changement de régime cognitif propre à l'éveil évocatif. De plus, c'est là que la reconstruction peut le plus facilement se produire. La reconstruction est le fait d'introduire une cohérence supplémentaire dans une histoire, de l'organiser en fonction de ce que je comprends maintenant de mon passé, de ce que je valorise, de ce qui paraît sensé. Elle s'opère par schématisation, épuration des faits qui ne rentrent pas dans la cohérence, et par ajouts largement inaperçus d'informations inventées mais qui vont bien avec l'histoire pour la rendre plausible et complète. La reconstruction, ou schématisation, est présentée généralement comme une activité inconsciente. Si les chercheurs ne travaillent que sur les résultats de l'activité de rappel, on a peu d'informations sur la possibilité pour les sujets de prendre conscience de cette reconstruction pendant qu'elle s'opère. Ma propre expérience m'indique que j'ai eu souvent clairement conscience, dans des récits de vacances, d'ajouter, de compléter, de réorganiser. Je veux dire que j'avais

le choix de ma façon de rendre compte des événements, mais que je choisissais de donner une version embellie. Il est certain que ce genre de modification peut s'opérer à l'insu du sujet qui la produit, mais la question qui semble avoir été peu étudiée est de savoir s'il pourrait exercer un contrôle sur ce genre de modification. Et tout particulièrement s'il adopte un style de rappel qui n'est pas de l'inférence.

c) Imaginer

Un pas plus loin, et au sein même d'un rappel, peuvent s'introduire des actes d'imagination de scènes, de faits qui ne se sont pas produits mais que je peux facilement me représenter par imagination. De tels actes s'inscrivent bien dans la schématisation des souvenirs, mais de plus ils créent facilement de fausses mémoires. Les travaux sur la manipulation des témoignages visuels ont démontré avec quelle facilité les sujets ne savaient plus distinguer ce qui leur avait été suggéré et qui avait produit des représentations, et ce qu'ils avaient vécu. Ce phénomène est d'autant plus fort que la personne imagine facilement et qu'elle est psychologiquement fragile.²⁴

d) Evoquer

Par opposition aux actes précédents, l'acte d'évocation est assez facile à distinguer par son rapport particulier aux choses du passé, et tout spécialement aux moments vécus spécifiés. Il s'opère sur le mode du laisser venir, il contient des données sensorielles, il procure le sentiment de revécu. Son contenu peut à la fois surprendre par le fait qu'il me révèle mon passé que je ne savais pas avoir nécessairement mémorisé, et qu'il me donne un sentiment de familiarité puisque c'est bien de moi, de mon vécu qu'il s'agit et que je reconnais comme tel. Dans sa mise en œuvre, il est important de se souvenir qu'il peut démarrer par un non remplissement, du blanc, du vide. J'ai nommé la réaction à ce fait, l'effroi. L'évocation vient dans de nombreux cas du dépassement contre-intuitif de cette étape quelque peu rebutante.

e) Faire

Par ce terme je désigne le contenu de ce que

l'on appelle maintenant "la mémoire procédurale". Les savoir-faire, qu'ils soient corporels ou mentaux, qui se déroulent en démontrant une mémoire qui n'est pas plus basée sur une intention de rappel que les actes du "connaître" évoqués en premier.

f) Inhiber

Inhibition, censure, refoulement. Ces termes ne désignent pas un type d'acte au sens volontaire, mais des phénomènes maintenant bien connus qui ont bien montré que des vécus peuvent être difficiles à retrouver parce qu'ils sont refoulés, qu'ils sont douloureux, honteux, effrayants, etc. Et s'approcher de l'éveil de tels contenus semble susciter des résistances.

Commentaires

Si j'ai essayé de lister les différents actes qui peuvent entrer dans une activité de rappel, c'est dans le but de mettre en évidence la grande diversité de possibles, les effets de leurs mélanges. Ce qui est curieux, c'est que nous n'ayons pas ou si peu, de culture de la conduite de rappel. Comme si depuis toujours, dans le processus éducatif, on nous avait plus ou moins clairement commandé de mémoriser et de se rappeler, mais qu'il n'y avait jamais eu d'éducation à l'apprentissage mémoriel, et encore moins (parce que pour l'apprentissage il y a eu au moins quelques poésies apprises par cœur à l'école primaire) d'éducation au rappel. Nous avons été éduqués à tenir des raisonnements corrects, cohérents, finalisés, que ce soit par le travail de démonstration ou par l'organisation d'une rédaction par exemple. Mais jamais à surveiller comment nous nous rappelons, je veux dire dans l'acte de se rappeler. J'aime bien dans l'œuvre de Bachelard ses idées d'une "orthopsychologie" (Bachelard 1962), c'est-à-dire le fait de développer une éducation de la surveillance de sa propre activité intellectuelle (Bachelard 1966). L'auteur développe ces concepts à propos de l'activité du chercheur, mais il me semble qu'il indique une dimension de la métacognition qui pourrait être élargie aux conduites de rappel. Sinon, tout se passe comme si on admettait implicitement que les actes de rappel produisent ce qu'ils produisent, et que l'on doit accepter le résultat tel qu'il est parce qu'on ne peut y changer grand-chose. Tout au plus, peut-on insister sur la nécessité de faire un effort (qui consiste à faire quoi ?), alors que nous savons que l'acte

²⁴ On pourrait aussi, pour être complet, lister des actes particuliers peu contrôlés, comme les impressions de "déjà-vu", les sentiments de savoir (comme dans les phénomènes de mots sur le bout de la langue), les mémoires de flash qui s'imposent d'un coup, en particulier relativement à des épisodes traumatiques, etc.

d'évocation ne résulte pas d'un effort direct. Puis-je apprendre pour moi-même, comme dans la conduite d'un entretien, à prendre en compte le déroulement de la remémoration ? Est-ce bien d'une source unique que proviennent les souvenirs ? Ai-je des impressions de petits glissements où l'inférence, la plausibilité prennent le pas sur la donation intuitive ? Dois-je revenir en arrière et prendre le temps de rester sur un moment particulier pour donner une chance à l'évocation d'opérer un remplissement plus complet ?

L'empan temporel du ressouvenir d'évocation et la mémoire autobiographique.

Au centre de ces questions métacognitives est l'acte d'évocation, et pour moi il est indissociable du rapport à un moment spécifié. Des échanges ont eu lieu l'été dernier à Saint Eble sur la taille du moment spécifié, et les questions suscitées par F. Lesourd à partir des données sur la mémoire autobiographique me donnent envie d'alimenter la discussion par quelques remarques.

Tout d'abord quand je me remémore, même si je me cantonne à la remémoration de mon vécu, je peux le faire en visant des empan temporels plus ou moins grands. Des auteurs travaillant sur la mémoire autobiographique (cf. (Conway and Pleydell-Pearce 2000), distinguent les périodes de vie, les événements généraux et, ce qui nous est plus familier, les événements spécifiques (cf. (McAdams 2001, Kihlstrom 2002, McAdams 2006) pour d'autres revues de question récentes.

Il me semble qu'il y a une grande différence entre se rapporter à une période ou à un événement et se rapporter à un moment vécu spécifique. Si par vécu, j'entends le moment où je vis quelque chose, seule la visée d'un moment spécifique peut m'informer sur le vécu. Vivre une heure, une journée ou plus, c'est prendre le mot de vécu dans un sens différent de vivre chaque instant. Une heure est vécue de chaque moment où je la vis, je ne respire pas sur un cycle d'une heure, je ne tourne pas mon attention sur un cycle aussi long. Même si je peux maintenir cette visée pendant une heure sur un même thème, chaque pensée, raisonnement, impression, ne s'inscrit pas dans un cycle d'une heure. Si je prends la métaphore de la musique, elle ne se joue à chaque moment que lors de

chaque appui de touche ou levée est accompli (si c'est un clavier). Il n'empêche que le rapport à la phrase musicale, à la succession des thèmes, à la globalité du morceau et même au recueil de pièces musicales d'où il est extrait existe psychologiquement. Mais me rapporter à ces unités n'est pas la même chose que me rapporter à l'instant par instant de la création du son. En tant qu'instrumentiste, je porte en moi de façon protentionnelle, et même de manière anticipée²⁵, la phrase toute entière. De la même façon ce que je viens de jouer, mon travail préparatoire passé, sont présents dans chaque instant et le module.

Chaque instant est donc porteur d'un horizon beaucoup plus large que lui. Mais quand je me le remémore, c'est dans chaque instant que je peux trouver ce qui est actif du futur et du passé.

En revanche, quand je sépare le passé ou le futur du moment où il s'inscrit, alors je vise une unité "abstraite", déjà détachée du vécu. Une phrase musicale mélodique est encore une unité de vécu qui mobilise le juste passé, pour trouver son unité, mais je ne suis pas sûr qu'un morceau entier soit une telle unité. Pourtant il en a une, et je peux en faire l'expérience, de même que je peux faire l'expérience d'un stage comme unité d'événement. Mais il me semble que dans ces derniers exemples on risque de confondre "le vécu" défini comme l'instant par instant et le "vécu" comme période de ma vie ayant effectivement été vécu. En ce second sens, mon vécu, au sens de ma vie, peut être pensé/ressenti comme un empan temporel thématiquement unifié pour moi, sur lequel je peux aussi m'exprimer, à tous les plans possibles. Le fait de penser ou de ressentir cette unité de vie est un vécu qui me touche. En ce sens, le fait de le penser est source d'impressions. Mais ce qui m'émeut est lié à la possibilité de me représenter une telle unité, de la penser.

Au total, dans la discussion qui s'amorce avec les pratiques de récits de vie (Voir Lesourd dans ce numéro) et avec les résultats des nom-

²⁵ La protention est le pendant de la rétention, elle appartient aussi à la passivité, à la manière dont je suis déjà tourné vers le à venir sans le vouloir et sans en prendre conscience, alors que l'anticipation est une activité qui prévoit, pense, prépare l'avenir, elle est voulue et relativement contrôlée.

breux chercheurs en mémoire autobiographique, la conduite de rappel sera certainement modulée par le type de données que je vise et dont je retrace l'histoire. Ainsi il y a moins de chance que je reconstruise quand je suis tourné vers un moment vécu, parce que c'est là que je suis le plus proche de ce qui se donne, par opposition à ce que je connais ou qui s'infère. Alors que je ferai l'hypothèse que lorsque je me tourne vers des "périodes", je risque plus facilement de rentrer dans des schématisations, des reconstructions. Et je n'évoque pas une période dans le même sens que j'évoque un moment.

De plus la conduite de rappel peut être modulée par les consignes implicites ou explicites de l'accompagnateur, ou de la culture ambiante.

En effet, se référer à la psychanalyse (Freud) au sujet des théories de la remémoration, (échange de mail en cours avec Francis Lesourd), c'est aussi se référer aux pratiques de la psychanalyse.

Le fondement de la pratique analytique est "la libre association" et la règle est d'énoncer tout ce qui vient à l'esprit lors de ce déroulement d'association. Cette invitation à l'association libre me semble créer les conditions pour que s'opèrent des résonances et que soient éveillés toutes sortes de matériaux, qu'ils soient symboliques, imaginaires, réels passés.

Mais en psychanalyse comme dans beaucoup de pratiques cliniques et psychothérapeutiques, le projet n'est pas de produire de la vérité, mais du sens.

Le clinicien ne conduit pas une enquête judiciaire (cf. les déclarations des cliniciens relevées par Kilshtrom). Et quand il le fait, il y a d'incroyables dérives, comme le montrent ces vingt dernières années, où les patients se sont mis à inventer des sévices sexuels que leur auraient infligés leurs proches, sous l'influence des suggestions des thérapeutes. Autrement dit, on connaît bien à l'heure actuelle comment l'influence des psychothérapeutes a conduit les patients à fabriquer de fausses mémoires (Loftus and Ketcham 1991, Shobe and Kihlstrom 2002). Que ce soit dans les récits de vie (discussions récentes avec des praticiens genevois, c'est un domaine dont je ne connais pas les pratiques), en psychothérapie ou en psychanalyse, le but premier n'est pas de mener un travail d'enquête. Il est vrai que le concept d'anamnèse et le primat donné aux

traumatismes infantiles peuvent conduire à cette attitude. Cependant, même si c'est le cas, il reste à clarifier les pratiques effectives des thérapeutes dans la manière dont ils guident, encouragent des types de verbalisations particulières (voir le livre récent de J-P Ancillotti et C. Coudray). Car il ne se peut pas qu'ils ne fassent rien. Et il faudrait alors mettre en relation les inductions et les résultats des rappels pour comprendre les théories de la mémoire qui sont formulées.

Dans certains cas, le psychothérapeute, au même titre que celui qui conduit une analyse de pratique ou veut éclairer une difficulté d'apprentissage en remédiation, peut avoir besoin de travailler sur la réalité historique, reconstituer ce qui s'est effectivement passé. Mais je ne vois pas bien – pardonnez mon manque de modestie – comment il est alors possible de guider le patient, le stagiaire ou l'élève sans réinventer tout ou partie des outils mis au point dans l'aide à l'explicitation.

Cependant, il faudrait se garder d'en rester à une opposition simple entre travail thérapeutique cherchant le sens plutôt que l'historique et travail d'explicitation cherchant la verbalisation descriptive du vécu. Si l'on passe en revue d'autres techniques d'intervention, on trouvera d'innombrables techniques d'aide au rappel qui ne sont formatées ni par la psychanalyse (pour faire court) ni par l'explicitation. La remise en situation du corps, par exemple, déclenche des évocations de situations passées avec beaucoup d'efficacité.

Par exemple, on demande à un patient de se mettre le dos contre un mur et de baisser progressivement sur les genoux sans quitter des yeux une personne qui est devant elle et qui a été choisie pour sa résonance avec un parent ou un proche de l'enfance. Au fur et à mesure que la personne descend, son regard change d'angle, elle regarde celle qui l'accompagne de plus en plus comme un enfant regarde un adulte du bas vers le haut. A une certaine hauteur, correspondant à un âge donné pour la personne, les réactions émotionnelles sortent avec le souvenir de scènes infantiles. On peut alors faire travailler la personne vers la restitution de la scène (histoire) et/ou s'en servir comme point de départ pour aller vers l'émotion enfouie et plus tard le sens qui s'en dégage.

Mais la PNL, dans d'innombrables techniques, se contente de lancer une intention éveillante, et s'attend avec un incroyable succès, à ce que cela marche. Dans la technique dite "du changement d'histoire" par exemple, elle propose au patient de remonter dans le temps par résonance avec la situation problème. Elle suggère de laisser revenir, aussi loin que ce soit dans le passé, une situation ou le patient retrouve les mêmes impressions que celles actuelles, et ce sur plusieurs étapes successives, jusqu'à ce qu'il semble qu'il n'y en ait plus d'autres plus anciennes.

Ces quelques remarques esquissent l'espace d'une enquête approfondie à mener entre les théories de la mémoire et les pratiques d'accompagnement. L'entretien d'explicitation a toujours cherché à clarifier ce lien, mais il faut maintenant aller plus loin dans la compréhension des conduites de rappel.

Pour conclure, un peu plus ...

L'idée de principe de la rétention, de sa conservation, de son éveil possible, ouvre à la possibilité de faire venir à la conscience réfléchie/à la mémoire d'évocation (les deux sont liées, c'est par le rappel évocatif que la conscience devient réfléchie) beaucoup plus d'informations rétrospectives que si l'on n'a pas cette hypothèse. Si l'on ne tient pas compte de cet éveil possible des rétentions, on postule que le sujet ne sait pas ce qui s'est passé ; la preuve est qu'il ne répond rien, qu'il ne sait pas et/ou ne se rappelle pas. Nous avons vu pratiquement que cette limitation peut être dépassée, mais nous n'avons pas de procédés mécaniques pour que tout sujet retrouve tout ce qu'il a mémorisé, et ce de façon exacte et précise. De plus, je ne peux pas savoir *a priori* ce qu'il a mémorisé. Le schéma que je propose ouvre un espace de possibles entre le postulat de l'oubli inévitable de tout ce qui est un peu loin dans le temps, et la croyance en un rappel parfait. Je disais il y a quelques années que l'évocation ouvrait un gisement de nouvelles données.

1/ Il ne s'agit pas de tout se rappeler, mais d'élargir ce que l'on peut retrouver au-delà de ce que l'on croit possible spontanément.

2/ Il ne s'agit pas d'avoir une hypothétique vérité historique, mais d'avoir la description selon ce qui apparaît à la personne, au plus

proche de ce qu'elle a vécu selon elle. Comme dans une enquête policière si l'on veut s'approcher d'une "vérité" historique, il faut en plus des verbalisations avoir une multiplicité de sources de données indépendantes et les trianguler. Une seule source de donnée est rarement probante de façon certaine.

3/ L'éveil n'est pas une conduite de rappel mécanique sans faille. Il s'agit d'un acte subjectif complexe qui peut être empêché par la fatigue, par la croyance que ce n'est pas possible, par le manque de confiance dans son monde intérieur ; il peut être distordu, par toutes sortes de mécanismes secondaires qui reflètent la relation que nous avons à notre vécu passé, les croyances sur notre mémoire ; il peut être pollué par une confusion de sources, inaperçue ; il peut être compromis par le mélange des formes de rappel, dans tous les cas ou il y a un passage graduel de l'évocation descriptive à la reconstruction ; il peut être inhibé par de nombreuses causes. A la plupart de ces risques, correspondent des conduites suggérées par un intervieweur ou mises en œuvre par soi-même qui peuvent palier, corriger, améliorer le rappel évocatif.

On ne peut pas attendre du sujet qu'il soit une bonne machine.

Bibliographie

- Bachelard, G. (1962). Le rationalisme appliqué. Paris, PUF.
- Bachelard, G. (1966). La philosophie du non. Paris, PUF.
- Burloud, A. (1927a). La pensée conceptuelle : essai de psychologie générale. Paris, Alcan.
- Burloud, A. (1927b). La pensée d'après les recherches expérimentales de H-J. Watt, de Messer et de Bühler. Paris, Alcan.
- Burloud, A. (1938). Principes d'une psychologie des tendances. Paris, PUF.
- Cohen, G. (1989). Memory in the real world. USA, Lawrence Erlbaum.
- Conway, M. A. and C. W. Pleydell-Pearce (2000). "The construction of Autobiographical Memories in the Self-Memory System." Psychological Review 107(2): 261-288.
- Ebbinghaus, H. (1964, 1885). Memory, Dover Publications.
- Gusdorf, G. (1951). Mémoire et personne(2). Paris, PUF.
- Husserl, E. (1964, 1905). Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps. Paris, PUF.

- Husserl, E. (1991). Expérience et jugement. Paris, P.U.F.
- Husserl, E. (1998). De la synthèse passive. Grenoble, Jérôme Millon.
- Janet, P. (1925). Les souvenirs irréels. *, Archives de psychologie XIX.
- Kihlstrom, J. F. (2002). "Memory, Autobiography, History." Proteus 19(2): 61-66.
- Lesourd, F. (2006). "Contribution des actes mentaux menant à l'émergence du sens." Expliciter(63): 1-17.
- Loftus, E. and K. Ketcham (1991). Witness for the Defense the Accused, the Eyewitness, and the Expert who puts Memory on Trial. New York, St. Martin's Press.
- Loftus, E. F. and G. R. Loftus (1980). "On the permanence of stored information in the human brain." American Psychologist 35: 409-420.
- McAdams, D. P. (2001). "The psychology of life stories." Review of general Psychology 5(2): 100-122.
- McAdams, D. P. (2006). "La psychologie des histoires de vie." Pratiques de formation / Analyses(53): 100-122.
- Neisser, U. (1982). Memory observed Remembering in natural contexts. New York, Freeman and Company.
- Proust, M. (1987, 1929). A la recherche du temps perdu(trois vol). Paris, Bouquins Robert Laffont.
- Reder, L. M., Ed. (1996). Implicit Memory and Metacognition. Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates.
- Roediger, H., L, III and F. Craik, I, M, (eds) (1989). Varieties of memory and consciousness. Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates.
- Roediger, H. L. (1990). "Implicit memory, retention without remembering." American Psychologist 45(9): 1043-1056.
- Schacter, D. (2003). Science de la mémoire : oublier et se souvenir. Paris, Odile Jacob.
- Schacter, D. and E. Tulving, Eds. (1996). Systèmes de mémoire chez l'animal et chez l'homme. Marseille, Solal, éditeurs.
- Shobe, K. K. and J. F. Kihlstrom (2002). Interrogative suggestibility and memory work. Memory and suggestibility in the forensic interview. M. L. Eisen, J. Quas and G. S. Goodman. Mahwah, Erlbaum: 309-327.
- Vermersch, P. (1994, 2003). L'entretien d'explicitation. Paris, ESF.
- Vermersch, P. (1998a). "Le sentiment intellectuel." Expliciter(27): 1-4.
- Vermersch, P. (1998b). "Notes sur un exemple de sentiment intellectuel : amarante." Expliciter 27: 5-8.
- Vermersch, P. (1999). "Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention." Expliciter(29): 1-20.
- Vermersch, P. (2000). "Conscience directe et conscience réfléchie." Intellectica 2(31): 269-311.
- Vermersch, P. (2002). "L'attention entre phénoménologie et sciences expérimentales, éléments de rapprochement." Expliciter(44): 14-43.
- Vermersch, P. (2004a). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 1/ Pourquoi Husserl s'intéresse-t-il tant au ressouvenir." Expliciter 53: 1-14.
- Vermersch, P. (2004b). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention." Expliciter(54): 22-28.
- Vermersch, P. (2005). "Eléments pour une méthode de "dessin de vécu" en psycho phénoménologie." Expliciter(62): 47-57.

Niveaux de mémoire et positions de parole

Eléments pour une approche psychophénoménologique

Francis Lesourd

Laboratoire EXPERICE – Paris 8 / Paris 13

La mémoire reconstruite

L'approche de la mémoire, en sciences humaines et sociales, s'appuie très majoritairement sur le paradigme de la reconstruction. Par exemple, la psychanalyse et les histoires de vie en formation, quelque soient par ailleurs leurs différences en termes de méthodologie et d'objectifs, visent à faire émerger un sens nouveau de l'histoire du sujet ; elles le mettent en position non d'effacer mais, pourrait-on dire, de réécrire son passé. En fonction du sens nouveau que ce sujet-là en vient à donner à son histoire, d'anciens événements peuvent alors s'estomper, réapparaître dans leurs détails, se déformer, être oubliés. Pour penser cette reconstruction du souvenir, la psychanalyse s'appuie sur des notions cliniques telles que l'après-coup ou de souvenirs-écrans. « *Il se peut, écrit Freud, qu'il soit tout à fait oiseux de se demander si nous avons des souvenirs conscients provenant de notre enfance ou s'il ne s'agit pas plutôt de souvenirs sur notre enfance. Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de notre vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques ultérieures d'évocation ; les souvenirs d'enfance n'ont pas émergé, comme on a coutume de le dire, à ces époques d'évocation, mais c'est alors qu'ils ont été formés et toute une série de motifs, dont la vérité historique est le dernier des soucis, ont influencé cette formation aussi bien que le choix des souvenirs* » (1973, p. 132). Les recherches portant sur les histoires de vie reprennent, quant à elles, cette proposition de Ricœur, selon quoi « *c'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement* » (1990, pp. 191-192). Ce sont alors les commencements et les fins narratives qui permettent de fixer rétrospectivement les contours des actions réelles ; en somme, c'est le récit qui donne son armature à la mémoire. Ce point de vue est globalement partagé par l'ensemble du courant nar-

rativiste anglo-saxon (cf. McAdams D., 2006, pour une revue de la question). Il rejoint, en sociologie, les travaux sur la mémoire collective : pour Halbwachs (1994), les événements passés sont modifiés, intentionnellement ou non, pour que le groupe social puisse maintenir sa cohésion interne. La pression des normes sociales intégrées, l'image que le sujet veut donner de lui, les caractéristiques de la situation d'énonciation, les formes narratives autorisées pour la construction de son histoire ou de sa version des faits constituent quelques-uns des éléments qui traduisent la dimension sociale à l'œuvre dans la remémoration individuelle (Candau J., 1996). Davantage : lors des tournants existentiels tels que la conversion religieuse ou politique, les transformations en cours de psychothérapie, etc., la biographie est radicalement réinterprétée : « *comme il est relativement plus facile d'inventer des choses qui n'ont jamais existé que d'oublier celles qui se sont réellement produites, l'individu peut fabriquer et insérer des événements partout où le besoin s'en fait sentir de façon à harmoniser la mémoire et le passé réinterprété. Comme c'est la nouvelle réalité plutôt que l'ancienne qui lui paraît maintenant plausible, il peut être parfaitement sincère dans une telle procédure* » (Berger et Lückmann, 1986, pp.218-219). Récemment, des débats extrêmement vifs portant, aux USA, sur la question des personnalités multiples ont réinterrogé la question des conditions de création des faux souvenirs : de nombreux troubles dissociatifs se sont avérés en grande partie induits par des psychothérapeutes, la cause de ces troubles étant attribuée à des maltraitances sexuelles précoces de la part d'adultes, en particulier les parents des patients, en fonction de croyances scientifiquement argumentées, ayant bénéficié d'un immense retentissement médiatique, mais qui se sont avérées erronées dans la plupart des cas (cf. Hacking I., 1998). Dans une perspective plus optimiste, L. Colin (2006) propose de considérer la notion d'après-coup en termes

d'inachèvement de la mémoire qui, ouvrant au sujet la possibilité d'une resignification de sa propre histoire, apparaît comme une condition de possibilité de l'éducation tout au long de la vie.

La mémoire retrouvée

Pour le pire ou pour le meilleur, la mémoire apparaît donc en reconstruction permanente, ce que ma pratique des histoires de vie et de l'analyse me confirme. Cependant, ma pratique de l'entretien d'explicitation ne me conduit pas aux mêmes conclusions. L'EdE en appelle, quant à lui, à ce qu'on peut appeler une « mémoire de qui perd ses clefs et les retrouve », une mémoire concrète. Or, ce modèle de la mémoire suppose une trace fidèle, « imbiffable » dirait Husserl. « *On est ici, ajoute Vermersch dans son commentaire de Husserl, très proche d'une théorie de la mémoire qui serait permanente et totale de tout ce qui dans chaque vécu nous a affecté* » (Vermersch P., 2004, p.7). On peut, certes, souligner l'importance d'un questionnement du « *présupposé selon lequel la mémoire est systématiquement mensongère* » (p.13). Cependant, si l'on s'abstient de systématiser, reste à préciser dans quelles circonstances ou à quels niveaux la mémoire est ou n'est pas reconstruite. A ce propos, Vermersch résume comme suit un argument de Husserl : « *chaque morceau est vrai en lui-même, et ce n'est que le tout qui peut s'avérer faux (qui puisse faire l'objet d'un « biffage », c'est-à-dire d'une correction après coup)* » (p.11). La mémoire serait-elle alors fidèle à un niveau d'observation, celui des micro moments, et fluctuante dans sa fidélité à des niveaux d'observation plus englobants, par exemple celui des périodes de vie ?

Niveaux de mémoire et positions de parole

Envisageons la mémoire organisée en niveaux, en « morceaux » qui s'agrègent en des « tout », lesquels s'agrègent en des « tout » plus englobant et ainsi de suite. Des micro actions composent une action qui, avec d'autres actions, composent une tâche complète qui, prise avec d'autres tâches, composent à leur tour... et on aboutit, en « remontant » ainsi, à l'histoire de vie. Quant au mouvement inverse, « descendant » (qui correspond à la fragmentation en EdE), il permet de passer des macro aux micro actions.

Cette vision en niveaux de mémoire me paraît pouvoir être, à titre heuristique, rapprochée du modèle de Conway et Pleydell-Pearce (2000), rapporté par McAdams (2006). Il s'agit d'un « *modèle hiérarchique intégrateur du système*

de mémoire du soi (...) Selon Conway et Pleydell-Pearce, les souvenirs autobiographiques contiennent de l'information à trois niveaux différents de spécificité : périodes de vie, événements généraux et connaissance d'un événement spécifique.

- Similaires à ce que McAdams (1985) considère comme des chapitres dans une histoire de vie, les périodes de vie délimitent des segments relativement grands de temps autobiographique : « *quand j'étais à l'école primaire* », « *pendant mon premier mariage* », « *quand les gosses étaient petits* », et ainsi de suite. Dans une période de vie, peut être représentée « *la connaissance générale d'autres significatifs, de lieux d'usage courant, d'actions, d'activités, de plans, et d'objectifs* » (Conway et Pleydell-Pearce, 2000, p. 262), aussi bien que des attitudes évaluatives envers la période (« *c'est un moment où les choses ne se sont pas bien passées pour moi* »).

- À un deuxième niveau de spécificité on trouve les événements généraux qui représentent principalement la connaissance recueillie à partir de catégories d'événements semblables (« *les parties auxquelles je participais à l'université* » et « *les soirées que j'ai consacré au babysitting* »). Barsalou (1988) et d'autres ont constaté que beaucoup de souvenirs autobiographiques sont des événements résumés, contenant l'information généralisée ou mélangée d'un certain nombre d'épisodes autobiographiques associés. Une des caractéristiques prééminentes des grappes d'événements généraux, est qu'elles accentuent les souvenirs d'événements concernant la réussite ou la défaillance dans l'atteinte des objectifs.

- Enfin, Conway et Pleydell-Pearce (2000) ont identifié la connaissance d'événement spécifique comme détails particuliers de scènes spécifiques du passé. La connaissance autobiographique à ce troisième niveau est, quant à son étendue et à sa spécificité, comparable à ce que McAdams (1985) a identifié comme des épisodes nucléaires, ou scènes spécifiques et importantes dans l'histoire de vie tels les hauts, les bas, et les tournants. »

Reprenons ce modèle de Conway et Pleydell-Pearce pour interroger analogiquement la psychophénoménologie de la mémoire. On sait que, depuis sa création, l'EdE a pris soin de distinguer les « événements spécifiques » des « souvenirs généraux » - qui renvoient respectivement à la « position de parole incarnée » et à la « position de parole abstraite » ou « for-

melle » (Vermersch, 1994). Quant à ces deux premiers points, l'analogie fonctionne. Cependant le troisième niveau de Conway et Pleydell-Pearce, les « périodes de vie », ne semble pas s'associer aussi aisément à quelque position de parole que ce soit : lorsque je parle d'une période de ma vie, je ne me rapporte pas à une classe de périodes, je parle bien d'un temps spécifié quoique d'empan temporel large ; de plus, je ne peux présentifier une période de vie à la manière d'une situation précise (avec cette perception-là de la lumière qui tombe de la fenêtre sur la gauche, le poids de mon corps sur la chaise, etc.). En somme, lorsque je parle d'une période de ma vie, je ne suis vraiment ni dans une position de parole formelle ni dans une position de parole incarnée. On doit donc supposer une troisième position de parole qui ne se réduit pas aux deux précédentes. Comment la nommer ? Notons que, en termes d'empan temporel, les « périodes de vie » correspondent bien plus à un « tout qui peut s'avérer faux (qui puisse faire l'objet d'un « biffage », c'est-à-dire d'une correction après coup) » qu'à un « morceau » « vrai en lui-même ». Ces « périodes » se situent à l'échelle où les traces sont reconstruites. Pour cette raison, je propose de nommer la position de parole qui leur est associée : « position de parole imaginante » - sans connotations positive ou négative. Cette position de parole, opérant à l'échelle où la mémoire est corrigée ou reconstruite, est, au plan biographique, analogue à celle du romancier qui produit une description à la fois fictive et « juste ». Comme le souligne McAdams (1993), « *une histoire très embellie [peut s'avérer] quand même vraie, en ce que la vérité n'est pas simplement ce qui est arrivé mais comment nous l'avons ressenti quand c'est arrivé, et comment nous le ressentons maintenant* » (p. 29)²⁶.

²⁶ Il faudrait interroger plus en détail dans quelle mesure la narration, dans ses moments forts (cf. l'inspiration de l'écrivain) se réduit à l'inférence et ne produit pas de « changement de régime cognitif » (cf. l'article de Pierre dans ce numéro), quoiqu'il semble évident qu'un tel changement soit différent de celui qui accompagne l'évocation. Un tel changement de régime cognitif propre à la position de parole imaginante apparaît dans le texte suivant de J.-M. Gingras qui, en référence à la pratique des histoires de vie, insiste sur ses dimensions chaotiques en décrivant le « *magma de sensations de souvenirs, de sentiments, de documents* » rassemblés dans la phase préalable à l'élaboration biographique. Pour l'auteur, il faut « *résister à la tentation de sortir trop vite de ce chaos (...) Fuir le chaos à cause du désagrément que je ressens à rester dedans n'est pas la solution la plus*

En quoi une approche des niveaux de mémoire en psychophénoménologie peut-elle être questionnée par cette proposition de distinguer trois positions de parole ?

Au niveau des micro actions, l'EdE s'est fait une spécialité de distinguer les positions de parole incarnée et formelle l'une de l'autre. De même, on peut considérer que ces deux positions peuvent être, l'une et l'autre, distinguées d'une position de parole imaginante : chaque praticien de l'EdE a l'expérience, au cours d'explorations de micro moments, de remplissements vécus comme renvoyant à du « vrai ». Mais dès que l'on passe à l'explicitation d'actes d'empan temporels plus vastes, par exemple animer une journée de formation ou une formation qui dure plusieurs jours, il devient beaucoup plus difficile de distinguer position de parole incarnée et position de parole imaginante. L'explicitation porte, en effet, sur certains moments de la journée de formation mais non sur la journée en elle-même, sur la trace spécifique de la *totalité temporelle* qu'elle constitue (c'est ce type de totalité temporelle qui nous apparaît lorsque, par exemple, nous tournons notre attention vers « hier » et non vers les différents moments qui le composent). En tant que telle, la journée n'est pas évoquée mais racontée c'est-à-dire plus ou moins reconstruite. Nous travaillons donc, dans de nombreux cas, avec des sujets qui oscillent entre positions de parole incarnée (présentification de moments), imaginante (narration de la journée) et formelle (commentaires divers). Cette remarque s'applique a fortiori aux pratiques qui explorent l'articulation des histoires de vie et de l'EdE en analyse de pratiques d'enseignants (Faingold N., 2001) ou à propos des tourments existentiels (Lesourd F., 2002, 2005 ; Cartier J.-P., 2004).

Perspectives

Si la psychophénoménologie veut explorer les actions et les vécus d'empan temporels courts (accessibles à l'évocation) *en relation avec* les actions et les vécus d'empan temporels larges (apparaissant à travers la narration), il semble approprié d'interroger les modalités suivant

heureuse... et ce n'est surtout pas créer. Si je veux aller de l'informe vers la forme qui se définit peu à peu, qui s'articule au fur et à mesure que j'avance, il m'est nécessaire de supporter le chaos jusqu'à ce qu'une inégalisation se produise (...) jusqu'à ce qu'une idée me vienne, comme un déclic, une étincelle, un « flash » se produisant, tout à coup, et me touchant affectivement. » (1999, p.129)

lesquelles nous articulons les premiers aux seconds dans la pratique de l'EdE. Je pense actuellement à deux orientations de recherche. La première consisterait à mettre en place un dispositif d'entretien court-circuitant la narration des empan temporels longs. En l'occurrence, j'ai fait l'hypothèse, en m'appuyant sur des auto-explicitations, de « représentations sensorielles du temps » (Lesourd F., 2005) ou - suivant Vermersch (2005) - d'« ipsités sans concepts » désignant, pour le sujet, tel ou tel empan temporel de son passé, notamment une période de vie (Lesourd F., 2006). Dans la mesure où il est possible d'évoquer ces ipsités non verbales correspondant à des temporalités longues, l'évocation ne se limite plus dans ce cas de figure, à des empan temporels courts. On peut ainsi imaginer un entretien qui s'appuierait non plus sur l'oscillation entre évocation de micro moments spécifiés et narration de la journée de formation qui les englobe mais sur l'oscillation entre évocation des micro moments et évocation de l'ipsité de la journée.

La seconde orientation de recherche, beaucoup plus avancée, cherche à distinguer positions de parole incarnée et imaginante au niveau des micro moments. Cette orientation a donné lieu à des travaux qui vont de la notion de l'index de remplissage (Pierre) à la recherche d'affinement de critères de distinction entre revécu authentique et imaginé (cf. Gaillard J. 2005). On peut imaginer poursuivre cette direction de recherche à travers, par exemple, l'explicitation d'un fragment de rêve...

Références

- Barsalou, L. W. (1988), « The content and organization of autobiographical memories », in U. Neisser & E. Winograd (Eds.), *Remembering reconsidered: Ecological and traditional approaches to the study of memory* (pp. 193-243). New York: Cambridge University Press.
- Berger Peter et Luckmann Thomas (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Candau Joël (1996), *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF.
- Cartier Jean-Pierre (2004), « Un dispositif d'entretiens de recherche pour appréhender les transitions », in *Expliciter* n°56, pp.1-17.
- Colin Lucette (2006), « La notion freudienne de l'après-coup (nachträglich) : un sale coup en matière éducative ? », in *Pratiques de formation / Analyses*, n°51
- Conway, M. A., & Pleydell-Pearce, C. W. (2000), « The construction of autobiographical memories in the self-memory system », in *Psychological Review*, 107, 261-288.
- Faingold Nadine (2001), « De moment en moment, le décryptage du sens », in *Expliciter*, n°42.
- Freud Sigmund (1973), « Sur les souvenirs-écrans », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.
- Hacking Ian (1997), *L'âme réécrite. Etude sur les personnalités multiples et les sciences de la mémoire*, Paris, Synthélabo.
- Halbwachs Maurice (1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Gaillard Jacques (2005), « Quand évoquer et décrire son vécu n'est pas l'imaginer », in *Expliciter* n°59.
- Gingras Jeanne-Marie (1999), « A propos de quelques facteurs valorisant le changement en profondeur dans le travail de l'histoire de vie avec des éducateurs », in M. Chaput, P.-A.
- Giguère, A. Vidricaire, *Le pouvoir transformateur du récit de vie*, Paris, L'Harmattan.
- Lesourd Francis (2002), « Des fenêtres attentionnelles temporelles. Discussion avec Pierre Vermersch », in *Expliciter* n° 46, octobre.
- Lesourd Francis (2005), « Explorations psychanalytiques et psycho phénoménologiques de la notion d'enveloppe temporelle en formation d'adultes », in *Expliciter* n° 60
- Lesourd Francis (2006), « Contribution à l'étude des actes mentaux menant à l'émergence du sens », in *Expliciter* n°63, pp.1-17.
- McAdams Dan (1985), *Power, intimacy, and the life story: Personological inquiries into identity*, New York: Guilford Press.
- McAdams Dan (1993), *The stories we live by, Personal Myths and the Making of the Self*, New York, Guilford Press.
- McAdams Dan (2006), « La psychologie des histoires de vie », in *Pratiques de formation / Analyses*, n°53
- Ricoeur Paul (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Vermersch Pierre (1994), *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF.
- Vermersch Pierre (2004), « Phénoménologie et mémoire 1/ Pourquoi Husserl s'intéresse-t-il tant au ressouvenir ? », in *Expliciter*, n°53.
- Vermersch Pierre (2005), « Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir », in *Expliciter* n° 60.

Aucun mot n'est orphelin...

Mireille Snoeckx

"Aucun mot n'est seul. Aucun mot n'est orphelin. Chacun a sa lignée, son histoire (et sa maltraitance), ses accapareurs et ses spécialistes. Et nous voilà happés par tous ceux qui avant nous ont usé d'un droit de propriété du mot. Ne pas croire que le mot est net et propre. Il est occupé et a occupé. Jamais je ne pourrais le décaper pour en faire un mot neuf, neuf pour moi seulement (la tentation des néologismes guette toute pensée).

Il faudra donc cohabiter avec les anciens, qui souvent prennent beaucoup de place. Cohabiter sans doute, mais bien déterminé aussi à trouver quand même dans le logis du mot, une place, ou, si l'on préfère, le tailler dans une mesure qui en ferait un habit lumineux." écrit J. Beillerot (1996) à propos du mot *désir*...

Aucun mot n'est orphelin.

La première fois que j'ai lu cette phrase, je me suis sentie profondément touchée. Par quelque chose qui résonnait en moi, quelque chose qui me permettait de comprendre un peu mieux les enjeux des mots, mes irritations lorsque les étudiants emploient des mots comme synonymes et que je les considère d'essences différentes, la nécessité d'inscrire les mots dans une filiation, mais aussi de ne pas en être dupe ou enfermée. C'est un texte dont j'ai fait régulièrement la lecture dans mon enseignement et que je commente un peu, par touches pour les étudiants. Il me semble que ce constat sur le mot m'entraîne au-delà de l'expression métaphorique, sans doute sur un versant personnel d'une pratique de la lecture : les mots ne laissent pas le lecteur orphelin, ils l'inscrivent dans une lignée, une communauté de pensée, une signifiante. Je ne suis jamais abandonnée lorsque je suis dans l'acte de lire. Le livre est un don et demande une réciprocité de la part du lecteur sans lequel le livre n'est rien, a souligné Sartre (1948, 1964). Barthes (1973, 2000), quant à lui, prolonge cette affirmation en mettant en évidence que le texte n'est pas que communication, message, mais aussi jouissance : « *Chaque fois que j'essaye d'« analyser » un texte qui m'a donné du plaisir, ce n'est pas ma « subjectivité » que je retrouve, c'est mon « individu », la donnée qui fait mon corps séparé des autres corps et lui approprie sa souffrance ou son plaisir : c'est mon corps de jouissance que je retrouve.* » (2000, p.125). Entre le texte et le lecteur, il y a

une transaction de l'ordre de la signifiante, qui n'est pas seulement donnée par les mots eux-mêmes mais qui rend compte et du lecteur et du monde du texte, et ce monde du texte est un monde occupé.

Aucun mot n'est orphelin.

Cette phrase me hante. Elle m'invite à un voyage à travers les mots et les concepts que j'utilise, dans ma pratique d'enseignante et/ou de recherche. C'est donc à un voyage que je m'invite et vous invite, un voyage dont je ne connais, au moment où j'écris cette invitation, ni l'itinéraire, ni l'arrivée, seulement la direction, l'horizon d'attente, la ligne de fuite.

Ce n'est pas n'importe quel mot qui s'impose à moi, au retour du séminaire du 27 mars 2006. Il était en horizon d'attente pendant toute cette journée et je l'avais noté en interrogation à la suite de l'article de Jacques Gaillard, mais aussi formulé sous une autre figure pour celui de Maurice Legault. Lorsque Joëlle Crozier, partageant son expérience de St Eble 2006, répète plusieurs fois qu'elle aurait pu prendre « n'importe quelle situation anodine à ce moment-là, ça serait toujours revenu », la formulation est approximative, mais c'est le sens que je garde de son propos, c'est cette répétition du *Ça* qui fait office de déclencheur. Le mot qui surgit, **inconscient**, ouvre en moi une béance, une nécessité. C'est un désir qui sourd depuis longtemps déjà, dont je ne sais que faire, ni par quel fil attraper. Il rôde dans le St Eble de mon expérience 2005 aussi. Il est là, en embuscade depuis si longtemps. Il respire le sulfureux et

en même temps, le goût de l'interdit, de la tentation. Il apparaît comme une clé de compréhension de ce qui me constitue comme moi agissant. Je tourne autour dans mes lectures. Il surgit dans les situations que j'explore. J'y reviens comme à un ami fidèle. J'accepte aujourd'hui de me laisser entraîner par ce mot. J'accepte le risque de l'écriture, risque de ne pas être comprise, d'être considérée comme surréaliste, poète, irrationnelle. Risque de me perdre, de me fourvoyer, de me tromper. J'accepte d'entrer dans « la zone sauvage, celle dans laquelle une partie de mon énonciation me déborde moi-même. » (Vermersch, 27 mars 2006, séminaire du GREX.)

Inconscient. Dès que je le prononce, il se prolonge : inconscient freudien, inconscient collectif, inconscient phénoménologique. Quand j'essaie de l'approcher, immédiatement c'est sa lignée conceptuelle qui fait barrage. Il est occupé et a occupé. Il ne me convient pas de le penser en « logis occupé », de vouloir y tailler « un habit lumineux ». N'empêche, lorsque le mot me vient, c'est bien de lumière, c'est bien de flux dont il s'agit.

Aucun mot n'est orphelin.

Ce que je vous propose, maintenant, si ça vous convient, c'est ce voyage avec le mot inconscient qui en est l'enjeu, ce que je vous propose, c'est d'accepter d'effectuer une suspension, d'accepter de laisser s'enfuir ce que vous connaissez, pensez, croyez de l'écriture. Je vous demande de vous déprendre de tout ce qui a constitué votre expérience et votre savoir de ce mot, pour m'accompagner dans cet exode, qui est d'abord le mien. Je vous invite à vous glisser dans le sillage de mon écriture qui me vient comme elle me vient, mon écriture qui est un petit peu moi ou plutôt qui est moi surtout.

Aucun mot n'est orphelin.

La répétition n'est pas que procédé littéraire. Elle peut l'être, certes. La tentation est toujours là de prendre l'écriture comme une littérature. Ici, dans ce que j'essaie d'élaborer, c'est d'être dans une *écriture phénoménologique*, c'est-à-dire une écriture au plus près de ce qui se passe pour moi, faits, idées, émotions. L'écriture est un *en soi*²⁷. La répétition est avant tout une

manière de s'adresser à moi-même. En répétant cette phrase comme un leitmotiv, c'est pour moi, une façon de *rester* liée et ouverte à ce mot, disponible à ce qui va advenir. La répétition m'attache et, en même temps, elle me transporte. Non elle me diffuse, elle m'offre l'expansion, la dérive, le voyage, la compréhension peut-être. De nouveau, dans la succession des mots qui courent sous mes doigts, il y a pour moi, effet d'approximations successives, le dernier mot n'étant pas nécessairement le mot juste, chacun d'entre eux participant de l'expérience de moi dans l'intention que j'ai d'approcher le mot avec ce que je suis et ce que j'en connais actuellement. J'ai donc à explorer ce qu'est le mot pour moi, à me pencher sur le passé. Selon E. Husserl (2000), Husserl considère que « *Le passé est le lieu privilégié de la présence à soi puisque le sujet peut s'y appréhender à travers son activité intentionnelle et parce que le temps n'est ici ni une réalité constituée ni la simple forme du rapport aux choses, mais la manière d'être du sujet dans sa présence à lui-même.* » (p.172). La manière d'être du sujet dans sa présence à lui-même. Et Husserl de parler de « *présence vivante du moi à lui-même* », « *pleine présence à soi du moi passé* ». L'ego est un champ de travail, comme source première de toute thèse. Cette « *présence vivante du moi à lui-même* », cette présence du mot à moi-même, je la considère, par commodité, selon au moins deux dimensions, expérientielle et conceptuelle, celle de mon expérience du mot dans ma corporéité même et de mon expérience du mot dans la connaissance théorique que j'ai de lui.

« Tout moi vit (erlebt) ses propres vécus ; toutes sortes d'éléments réels (reell) et intentionnels sont inclus dans ces vécus. Il les vit ; cela ne veut pas dire : il les tient « sous son regard », eux et ce qui est inclus, et les saisit sous le mode de l'expérience immanente ou d'une autre, intuition ou représentation immanentes. Tout vécu qui ne tombe pas sous le regard peut, en vertu d'une possibilité idéale, être à son tour « regardé » ; une réflexion du moi se dirige sur lui, il devient un objet pour le moi. Il en est de même des regards possibles

Elle résonne comme si l'écriture était un être en soi, au même titre que le monde ou les choses ou les autres, en même temps il me semble qu'elle me constitue en tant que conscience vigilante.

²⁷ L'expression m'est venue. Je ne sais qu'en faire.

que le moi peut diriger sur les composantes du vécu et sur ses intentionnalités (sur ce dont ils sont éventuellement la conscience). Les opérations réflexives sont à leur tour des vécus et peuvent comme telles servir de substrat pour de nouvelles réflexions, et ainsi à l'infini, selon une généralité fondée dans le principe. » (Husserl, 1950, p.247).

Comme je comprends ce passage, les connaissances théoriques, pour autant qu'elles émergent à ma pensée, qu'elles participent de ma réflexion, sont à considérer comme des vécus du moi au même titre que la caresse du soleil sur mon visage.

Aucun mot n'est orphelin.

« Chacun a sa lignée, son histoire (et sa maltraitance), ses accapareurs et ses spécialistes. Et nous voilà happés par tous ceux qui avant nous ont usé d'un droit de propriété du mot. ... Il faudra donc cohabiter avec les anciens, qui souvent prennent beaucoup de place. »

Les anciens. Dès que le mot « anciens » s'inscrit sur la page, me voilà d'abord encombrée. Se bousculent Freud, Jung, mais aussi Ricoeur, Groddeck, ce que je sais de la psychanalyse, ce que j'ai compris, ce que j'en garde. Le mot *Inconscient* fait partie du bagage. Les figures des anciens, à la fois, m'appellent et en même temps m'embarrassent. Toujours est-il que, pour me délester, je reprends des livres de ma bibliothèque²⁸, comme si, de m'y replonger, me donnait quelque assurance ou plutôt me permettait de me relier au mot.

²⁸ J'ai pris quelques livres, du Ricoeur, du Lacan, du Groddeck, du Jung et paradoxalement aucun de Freud, le Castoriadis aussi et je me suis mise à fureter dans chacun d'eux, à noter quelques citations qui résonnaient en moi. La lecture a arrêté l'écriture. Le texte sera repris plus tard, après une lecture de ce qui précède. Cette relecture est essentielle pour moi. Elle me permet de retrouver le rythme de la pensée, de me laisser filer au gré des mots, de me retrouver dans leur sillage. À chaque fois qu'il y aura une interruption, la plus longue sera de plusieurs semaines, s'impose à moi, une relecture lente, une opération que je ne qualifierais pas de cognitive au sens strict du terme, (sur le contenu et le sens), mais une opération de remplissement et de justesse qui me permet de continuer ou de m'arrêter sur un mot ou une phrase en dissonance. Une opération de l'ordre de la méthode ?

Celui qui a donné droit de cité au mot *Inconscient* et par là même lui a donné une signification qui occupe l'imaginaire social²⁹ (Castoriadis C., 1990), même si d'autres avant lui en ont « usé³⁰ », c'est Freud. Freud m'a toujours ennuyée, mais je lui reconnais, dans mon itinérance intellectuelle, la rencontre avec les topiques de l'appareil psychique. Ce que Freud propose avec « l'invention » de la psychanalyse, c'est une rupture dans la pensée dominante, celle d'un homme conscient, rationnel, maître de lui-même. Il est à souligner que cette rupture, si elle a fonctionné aussi comme une forme d'idéologie dominante dans la pensée du XXème siècle, n'a pas obturé le développement de théories de la rationalité en ce qui concerne l'homme agissant. Freud m'ennuie. À vrai dire, je ne sais qu'en faire, ni comment me situer par rapport à lui. Je veux dire, il m'est nécessaire de distinguer son image de sa théorie pour pouvoir un peu avancer dans ma compréhension du mot *Inconscient*. Je ne sais comment m'y prendre. Mes idées filent dans tous les sens. Je n'arrive rien à stabiliser. Je

²⁹ Je considère que la compréhension du mot *Inconscient* est marqué par la définition du Freud, que celle-ci est devenue un bien commun partagé et que cette définition colonise toute une pensée du psychisme humain, ce qui en fait une signification qui relève de l'imaginaire social selon Castoriadis : *« Les institutions, et les significations imaginaires sociales, sont des créations de l'imaginaire radical, de l'imaginaire social instituant, la capacité créatrice de la collectivité anonyme, telle qu'elle se manifeste clairement, par exemple, dans et par la création du langage, des formes de famille, des mœurs, des idées etc. La collectivité ne peut exister que comme instituée. Ses institutions sont, chaque fois, sa création propre, mais presque toujours, une fois créées, elles apparaissent à la collectivité comme données (par les ancêtres, les dieux, Dieu, la nature, la Raison, les lois de l'histoire, les mécanismes de la concurrence, etc.) Elles deviennent ainsi fixes, rigides, sacrées. Il y a toujours, dans les institutions, un élément central, puissant, efficace, d'auto-perpétuation (et les instruments nécessaires à cette fin). P. 148*

³⁰ L'idée d'inconscient a été pour la première fois pensée par Schopenhauer dans sa notion de volonté aveugle, mais d'autres avant lui, notamment Kant dans son analyse des catégories a priori de l'entendement, abordent la problématique de quelque chose qui échappe au contrôle de la conscience claire. C'est cependant Novalis qui est le premier à se servir du mot *inconscient*. Sources Michel Cazenave (2005) in *Le vocabulaire de Carl Gustav Jung*, Paris, collections Ellipses.

décide alors de laisser les livres de côté³¹ et de me demander ce que je sais de Freud, de la psychanalyse, comment je le sais, ce que j'en fais. Cette demande me calme, mais je ne sais par où commencer. Vient un long temps d'attente pendant lequel je laisse venir. Ça bloque un peu. Je me dis que je me fais confiance, j'essaie de passer outre à mon ignorance, à l'idée d'écrire des choses approximatives, pire, erronées, voire fausses. J'ai à franchir la barrière de la censure, celle qui freine le déploiement des pensées lorsque je veux les écrire pour d'autres. Après tout, personne ne m'a demandé de jouer avec le mot *Inconscient*. Personne, à part moi. Ce constat m'apaise. Quelque chose se fraie un passage, comme un désir, comme une nécessité de continuer. Après tout, c'est d'abord moi qui veux comprendre avant de partager.

Sans doute, comme la plupart des personnes, je rencontre Freud et la psychanalyse avec le concept d'Œdipe, un concept que je trouve suspect, parce que bien commode pour comprendre et résoudre les conflits de la petite enfance. Il n'y a bientôt plus que lui dans les discours et les paroles ordinaires. Cela m'entraîne à rejeter la figure tutélaire du père, ce qui m'irrite puisque, par cette attitude, je rends valide le fameux concept. Je dédaigne alors Freud comme fondateur de la psychanalyse et je m'intéresse à certains aspects qui font écho en moi et qui me permettent d'avancer dans mon travail d'enseignante. Et là j'apprivoise le mot *Inconscient* ou plutôt il m'apprivoise. Ce que j'en comprends c'est qu'une partie de moi-même ne m'est pas accessible en permanence, ni directement, que tout ce qui arrive dans le quotidien est concerné et par ce que je connais de moi et par ce que je ne connais pas de moi, mais aussi que tout ce qui arrive m'affecte, le moi conscient comme l'inconscient. Ce qui m'apparaît aussi, c'est que l'inconscient parle, avec des manières de faire particulières, et que ce que je ne comprends pas de l'autre, est un symptôme ; j'aurais tôt fait de liquider ce mot qui respire trop le pathologique pour lui substituer celui de signe. L'autre fait signe, ce qui ne veut pas dire

³¹ Les livres sont fermés, empilés les uns sur les autres, tout en haut de la bibliothèque, mais ils traînent dans mon esprit, un peu comme une sorte de contrainte, comme si j'étais dans l'obligation de m'en emparer.

nécessairement qu'il me fait signe. Néanmoins, quand le comportement d'un enfant pose problème en classe, je ne suis plus dans l'adjectivation, (Mince, c'est fou ce que j'ai incorporé), mais plutôt dans une sorte de curiosité style détective pour tenter de comprendre ce qui se passe. Cette curiosité facilite la relation avec l'enfant, sans doute parce qu'elle lui donne une certaine place. Cela me donne une liberté dans mes actes, quelque chose comme une certaine légèreté par rapport à moi-même. Il me semble que je ne suis plus tout de suite dans l'ordre de la normalité, voire de la confrontation, mais dans un accueil, un accueil de résistance, pas un accueil de complaisance. Plus tard, quand je commencerai à lire plus sérieusement les psychanalystes (Winnicott, Mélanie Klein, Spitz, notamment), et surtout lorsque je serai dans la posture clinique de faire surgir les théories à partir de la pratique dans mon enseignement à l'université, (à la lecture de F. Imbert), ou, plutôt, de faire lire la pratique à partir de plusieurs théorisations possibles, je me verrai dans l'obligation de réfléchir aux fondements des théories, plus spécifiquement de la psychanalyse, mais le passage s'effectuera à l'écoute et à la lecture des textes de Mireille Cifali.³² L'inconscient reste en arrière-fond et je m'intéresse alors au fonctionnement aussi bien de la machine psychique, que de la machine cognitive avec Piaget³³ : je remarque d'ailleurs que Piaget utilise le terme d'inconscient cognitif³⁴, mais ne

³² L'intitulé de mon poste à l'université : Relations subjectives et désir d'apprendre.

³³ Pas de succession temporalisée dans cet intéressement. En même temps que la psychanalyse. Piaget m'est nécessaire dans ma pratique de formatrice d'enseignants, notamment pour la compréhension des catégories logico-mathématiques, mais pas uniquement. De toute façon, la réalité déborde toujours chacune des théories et je tisse des liens entre différentes disciplines sans me préoccuper des frontières, des éventuelles contradictions.

³⁴ Le chapitre 2 de *Problèmes de psychologie génétique* (1972) s'intitule *Inconscient affectif et inconscient cognitif* : « L'inconscient cognitif consiste ainsi en un ensemble de structures et de fonctionnements ignorés du sujet sauf en leurs résultats et c'est donc pour des raisons profondes que Binet a jadis énoncé cette vérité sous des airs de boutade : « La pensée est une activité inconsciente de l'esprit. » par où il voulait dire que si le moi est conscient du contenu de sa pensée il ne sait rien des raisons structurales et fonctionnelles

conservera pas cette appellation, lui préférant celui de pré-conscient pour la connaissance-en actes. Si je devais encore garder un mot de ce temps-là d'enseignante, c'est le mot désir. Ce qui me reste de cette vie-là, c'est du bonheur, mais aussi une densité telle qu'elle a fait l'objet de mon mémoire de licence en sciences de l'éducation (1989). Et me voilà transportée loin du mot Inconscient. Des images déferlent, des images d'enfants, et ce qui se donne à moi c'est le piège de revenir sur cette époque, de faire escale sur cette île qui prend maintenant des allures mythiques. Alors, je ne peux m'empêcher de prendre le mémoire, de le parcourir un peu. Ce qui me frappe de plein fouet dans ce texte, c'est l'axiome de la clinique, une tentative de parler et comprendre la pratique d'enseignante depuis l'intérieur, en tenant la posture du Je dans son implication : « *Repérer le sujet qui parle pour comprendre ce qui se parle, ce qui peut se parler, ce qui se modifie dans l'acte de parole, tout au long de ce mémoire qui s'écrit, avoir en lumière cette composante-là au cours de cette approche implicationnelle, afin de la dépasser et de faire du sujet une réelle réflexion.* » p. 24. Je suis étonnée de la théorisation qui sourd dans le discours. Et me voilà perdue. Mais qu'est-ce que je cherche ?

Aucun mot n'est orphelin.

Je m'accroche à la phrase comme à une branche d'arbre dans une rivière tumultueuse. Qu'est-ce que j'essaie de faire ? Quelle est mon intention ? Quelle est ton intention ?³⁵ L'idée, c'est d'approcher le mot Inconscient, de dire ce que j'en connais, parce qu'il y a brouillage à l'utiliser, parce qu'il y a nécessité d'en savoir plus, pour moi d'abord ; parce que là où j'en suis dans mes pensées, ce mot revient souvent, ou, du moins ses manifestations ; parce qu'il me semble important d'en faire un objet de discussion sur sa pertinence dans notre travail de théorisation et de recherche au GREX.³⁶

qui le contraignent à penser de telle ou telle manière, autrement du mécanisme intime qui dirige la pensée. » pp.38-39

³⁵ Les deux questions ne sont pas dans une succession immédiate. Il y a attente entre l'une et l'autre. La seconde demande autorise une réponse ou, du moins, en permet une formulation.

³⁶ De repréciser, ou plutôt de préciser mon intention à ce moment-là de l'écriture me dépend de mon

Althusser (1993, 1966) attire mon attention, d'abord sur le terme :

« Une première remarque : elle concerne l'appellation même de l'inconscient. Cette appellation doit être un jour rectifiée. Elle possède des titres historiques : il n'était pas possible de penser le nouvel objet découvert par Freud sinon à partir des catégories dans lesquelles les phénomènes qu'il désigne étaient auparavant soit pensés, soit ignorés, c'est-à-dire partir du vocabulaire de la conscience. L'appellation d'inconscient porte en elle la marque de ce dont il a fallu se défaire de ce vis-à-vis de quoi il a fallu prendre ses distances, creuser une distance. Plus la réflexion théorique de Freud a avancé, plus cette distance s'est creusée, pourtant l'appellation « d'origine » est restée. Qu'elle soit en grande partie neutralisée dans l'œuvre même de Freud, que le terme d'inconscient n'y résonne que de connotations négatives, étouffées sous la voix de connotations positives, c'est certain. Mais il n'est pas sûr que cette appellation n'ait quand même pas retenti profondément au moins sur la première topique, et sur certains éléments de la seconde, sur l'articulation du système ics, sur le système perception, conscience, etc. Cette appellation a en tout cas joué un rôle particulièrement néfaste dans l'interprétation de Freud, surtout par les philosophes de la conscience (Politzer, Sartre, Merleau-Ponty) qui ont voulu s'emparer de Freud et le tirer dans leur camp, surtout chez les philosophes mais aussi sur nombre de psychanalystes, ne serait-ce que sur la tendance Anna Freud et consorts du renforcement du moi (identifié à la conscience). Il faudra un jour changer cette appellation mais ce ne sera pas facile » pp.136-137

Ce qui me gêne, dans ce qui se donne à voir dans l'inconscient selon Freud, et Althusser le souligne, ce sont justement ces connotations négatives avec un fonctionnement de l'inconscient comme mécanisme de refoulement, comme instance qui pourrait se comprendre comme pathologique. Néanmoins, ce qui me paraît intéressant dans le texte

vécu d'enseignante et me permet de laisser venir une préoccupation théorique qui est née de manière fugace à la lecture de L. Althusser. Je prends l'ouvrage, le feuillette et m'arrête sur quelques passages qui me font signe.

d'Althusser, c'est qu'il rejoint la nécessité de réfléchir au mot *Inconscient*, pas seulement pour en donner une définition, mais comme un point d'entrée pour comprendre une théorisation. Pour Althusser, la théorie analytique se trouve, au moment où il écrit, dans la forme d'une théorie régionale qui manque de théorie générale, bien qu'elle en soit en droit la réalisation :

*Parler de la théorie analytique comme d'une théorie **régionale**, c'est en parler comme d'une théorie, ou **système** de concepts théoriques permettant de rendre compte de la structure et du fonctionnement de son objet : ce qui est actuellement dénommé l'inconscient analytique.*

*Cette théorie de l'inconscient telle qu'on la trouve chez Freud (1^{re} topique, 2^e topique) ou Lacan, est comme théorie à distinguer soigneusement de son **application** (préceptes, règles pratiques de la conduite de la cure), tout comme des observations de la pratique analytique (la cure), qui sont pourtant consignées dans ses concepts. Les concepts dans lesquels sont pensés (et manipulés) les données de la cure sont des concepts **pratiques**, et non des concepts pensés (théoriquement). (opus cité, p.119).*

Ce qui me parle, c'est de retrouver des analogies dans la démarche de l'explicitation et de la psychanalyse. D'abord une technique qui fonctionne, qui produit des effets sur l'autre, qui produit des compréhensions de la réalité, qui produit des connaissances. Puis, une nécessité de comprendre comment ça fonctionne cette technique, ce qui fait qu'elle fonctionne, de questionner les concepts pratiques.

Althusser poursuit : « *La théorie de l'inconscient est en droit la théorie **de tous les effets possibles** de l'inconscient, dans la cure, hors de la cure, dans les cas « pathologiques » et dans les cas « normaux ». Ce qui la caractérise comme théorie, est ce qui fait de toute théorie une théorie : avoir pour objet non pas tel objet réel, mais un objet de connaissance (donc un objet théorique) ; produire la connaissance de la possibilité (déterminée) des effets, donc des effets possibles de cet objet dans ses formes d'existence **réelles**... Toute théorie dépasse donc l'objet **réel** qui constitue le « point de départ » empirique à partir duquel, historiquement, la théorie se constitue*

*(Chez Freud la « talking cure ») pour produire son propre objet théorique, et sa connaissance, qui est la connaissance des possibles de cet objet, et des formes de l'existence dans lesquelles ces possibles déterminés se réalisent, c'est-à-dire existent comme des objets **réels**.*

*... Pourtant, on doit en même temps dire que cette théorie est une théorie régionale, qui présente la particularité de dépendre en droit d'une théorie générale **absente**. » (opus cité, p.120). Althusser considère que toute nouvelle « science » a sa « fondation » dans une théorie régionale.*

Alors l'explicitation comme théorie régionale d'une théorie générale qui serait la psycho phénoménologie ? Quel serait l'objet de connaissance de la psycho phénoménologie ? L'inconscient serait-il un concept de la psycho phénoménologie, ou du moins tel que nous le considérons dans son fonctionnement ? Quels seraient les frontières, les points d'intersection entre ce que nous mettons en lumière et le concept analytique freudien ou Jungien d'inconscient ? Sommes-nous en train de mettre à jour une théorie régionale dans nos recherches à St Eble pour construire une théorie générale ? Je ne sais pas si c'est important de poser ces questions, mais ce sont celles qui surgissent. Il me semble qu'elles orientent en quelque sorte ce désir de comprendre un peu mieux l'inconscient pour le situer dans ce que nous approchons du fonctionnement du sujet dans la démarche de l'explicitation.

Une autre analogie entre psychanalyse que j'entrevois, c'est la question du **sens**, mais de nouveau lorsque j'écris ce mot, je suis dans une sorte de confusion. Sans cesse, tout au long de cette écriture, j'entrevois des dérives, des images du vécu, la lecture de passages de livres, des appels vers autre chose, comme ici le mot « sens », mot qui me passionne et dont je pressens, que là, il m'entraîne ailleurs. Ou peut-être est-ce un détour ? Force est de constater : le mot inconscient m'échappe³⁷.

³⁷ En laissant errer cette phrase dans mes pensées, quelque chose apparaît, fugace. Une impression. Quand j'essaie de l'attraper, c'est le vide. Un certain découragement m'envahit et, avec lui, l'idée d'un renoncement. Mais renoncement à quoi ? Je sens très nettement une sorte de conflit entre une certaine rationalité qui mesure que le temps passe et que je n'avance guère, même si je prends beaucoup de temps à être dans cette écriture, et du coup, il se

J'attends. J'attends, et ce qui me revient de cette impression, c'est la certitude ténue et claire que ce n'est pas le mot qui m'échappe. C'est moi qui m'échappe, qui esquivé la confrontation. S'en suit un « petit arrangement » entre les moi(s)... Le moi qui veut savoir quoi écrire avant d'écrire, celui qui veut être sûr de ce qu'il pense avant de savoir quoi écrire ; celui qui veut lire pour être sûr de ce qu'il pense et ainsi de suite comme une chaîne ininterrompue des multiples facettes du *Moi* de maîtrise et du contrôle.

Reprendre l'intention. Reprendre la scansion pour laisser jaillir le moi qui cherche et qui consent, le moi aventureux.

Aucun mot n'est orphelin.

Tu ne peux pas t'en tirer à si bon compte avec les Anciens. Tu as à peine esquissé Freud. Tu ne pourras jamais embrasser toute l'existence du mot en une seule fois. Sois patiente. Prends n'importe quel livre et le passage qui te convient et dis ce qui présente à toi. Ne te préoccupe pas d'une cohérence externe, celle du texte par exemple. Ne te préoccupe pas du lecteur. À lui sa propre errance. À toi la tienne. J'ai auparavant indiqué quelques corrélations entre psychanalyse et explicitation, je reste prudente entre correspondances entre psychanalyse et une psycho phénoménologie en cours d'élaboration et de constitution. Je suis loin d'en avoir précisé les différents aspects. Ceux que j'aurais à mettre en évidence relèvent tous des analogies liées à la praxis : place du sujet qui possède le savoir de soi-même, toujours quelque chose que je ne connais pas de moi, nécessité d'un travail d'élucidation, de techniques spécifiques pour engager le travail, d'un accompagnement, entre autres éléments. Ce qui me vient comme impérieuse nécessité, c'est le retour au sens même du projet de toute théorisation et j'en appelle à Ricœur (1969) qui a ouvert la voie dans la seconde partie de l'ouvrage, plus particulièrement le chapitre intitulé « Le conscient et l'inconscient ». Pour lui, il s'agit, pour qui a été formé à la phéno-

murmure que le projet n'est pas faisable, qu'il est à mettre en suspension. C'est un mot qui m'alerte, un mot pour mieux me ruser. Il colle trop bien avec le découragement. Je file vers la causalité, l'argumentatif, tellement pratique. Je m'arrête. Encore. Je reprends la première phrase « En laissant errer... », et j'attends.

ménologie, lors de la rencontre avec la psychanalyse, de poser comme aveu que « *la question de la conscience est aussi obscure que la question de l'inconscient* ». (opus cité, p.101). Cet aveu lui paraît pertinent pour pouvoir « apercevoir » des questions qu'il considère comme phénoménologiques : « ... *comment dois-je repenser et refondre le concept de conscience, de telle manière que l'inconscient puisse être son autre, de telle manière, dis-je, que la conscience soit capable de cet autre que nous appelons ici inconscient ?* » (Opus cité p.102). Il affirme que, « *dans les sciences humaines, la « théorie » n'est pas un ajout contingent : elle est constitutive de l'objet même ; elle est « constituante » : l'inconscient comme réalité n'est pas séparable des modèles topique, énergétique, économique qui commandent la théorie.* » (Idem, p.102). Sa troisième question concerne la possibilité « **d'assumer la dialectique du conscient et de l'inconscient**³⁸. Dans quelle vision du monde et de l'homme ces choses sont-elles possibles ? Que doit être l'homme pour qu'il soit à la fois responsable de bien penser et capable de folie ? Obligé par son humanité à plus de conscience et capable de relever d'une topique et d'une économique, en tant que « ça parle en lui » ? Quelle vue nouvelle sur la fragilité de l'homme – et plus radicalement encore sur le paradoxe de la responsabilité et de la fragilité – est exigée par une pensée qui a accepté d'être décentrée de la conscience par une réflexion sur l'inconscient ? Quelle est la dialectique du conscient et de l'inconscient pour une psycho phénoménologie, pour autant que nous assumions le concept ?

Ricœur signale que la certitude immédiate de la conscience est invincible en tant que certitude et douteuse en tant que vérité. « *Nous savons maintenant que la vie intentionnelle prise dans toute son épaisseur, peut avoir d'autres sens que ce sens immédiat. La possibilité la plus lointaine, la plus générale, la plus abstraite aussi, il faut l'avouer, de l'inconscient, est inscrite dans cet écart initial entre la certitude et le savoir vrai de la conscience ; ce savoir n'est pas donné ; il est à chercher et à trouver : l'adéquation de soi à soi que l'on pourrait appeler au sens fort du mot la conscience de soi, n'est pas au commencement mais à la fin* » (opus cité, p.103) Et

³⁸ C'est moi qui mets en évidence.

il poursuit en distinguant une philosophie de l'*esprit* d'une philosophie de la *conscience* et en abordant la phénoménologie husserlienne qui nous a permis d'avancer dans notre compréhension de la pratique de l'explicitation :

« *La phénoménologie husserlienne a commencé pour son compte la critique de la conscience réfléchi et introduit le thème, aujourd'hui bien connu, du pré-réflexif et de l'irréléchi. C'est le bienfait inestimable, quoique finalement négatif, de toute la philosophie husserlienne, d'avoir établi que les recherches de « constitution » renvoient à du prédonné, à du préconstitué. Mais la phénoménologie husserlienne ne peut aller jusqu'au bout de l'échec de la conscience ; elle reste dans le cercle des corrélations entre noèse et noème et ne peut faire place à la notion d'inconscient que par le biais du thème de la « genèse passive ».*

Il faut consommer l'échec de l'approche réflexive de la conscience : l'inconscient auquel cet irréléchi de la méthode phénoménologique renvoie, est encore un « pouvoir devenir conscient » ; il est réciproque de la conscience comme champ d'inattention, ou encore comme conscience inactuelle. C'est le théorème des Ideen I : Il est de l'essence d'une conscience de ne pouvoir être entièrement conscience actuelle, mais par rapport à l'inactuel. Mais l'ensemble des faits qui ont nécessité l'élaboration du concept de l'inconscient ne passe pas dans ce théorème. Là est le seuil. Là est la nécessité de passer par des « modèles » qui, pour la phénoménologie, doivent apparaître nécessairement comme des modèles « naturalistes » » (Opus cité, p.104)

Ce que je comprends de cette argumentation, c'est que le thème de la « genèse passive » ne peut rendre compte, dans son fonctionnement, de tous les faits qui ont constitué l'élaboration du concept d'inconscient analytique. La distinction notoire se situe, selon Ricoeur, dans le fait que l'irréléchi de Husserl est encore un « pouvoir devenir conscient ». C'est sans doute le mot « pouvoir » qui pose question parce que « pouvoir » peut renvoyer à une volonté manifeste, mais si pouvoir peut vouloir dire possibilité, il me semble qu'il n'y a pas de contradiction intrinsèque. Avec la pratique de l'explicitation, nos recherches mettent en évidence que la prise de conscience de l'épaisseur du vécu passé est potentiellement possible de

devenir conscient, et qu'un travail spécifique est à effectuer (comme en psychanalyse d'ailleurs). Une des différences se situe sur le mouvement qui constitue l'inconscient analytique (le refoulement freudien) et sur la conception de phénomène évident, nécessaire, incontournable de la **ré-tention** du point de vue phénoménologique : « *Nous comprenons qu'à chaque maintenant se lie passivement, ou peut-être s'engendre, un prolongement de ce qui est perçu. Que c'est une nécessité pour que la perception ait lieu, sans ce prolongement il n'y aurait pas continuité temporelle qui permet de construire des objets, les identifier comme étant les mêmes d'instant en instant. Bref, il est impensable de se passer d'un mécanisme de souvenir immédiat comme celui de la ré-tention. Cette ré-tention se crée dans la passivité du sujet, ne dépend pas de sa volonté, de sa décision. Elle se crée de manière continue, permanente. Si nous ne savons pas en quoi consiste le fait de se créer, ce qui apparaît clairement c'est que l'existence de la ré-tention ouvre l'autorisation à opérer un retour réflexif, à légitimement en chercher l'évocation (le ressouvenir) parce que précisément la mémoire du vécu se constitue instant par instant de façon constante.* » (Vermersch, 2004, pp 26-27). L'autre aspect important des ré-tentions, c'est qu'elles ne perdent pas pour autant leur force d'éveil³⁹ et « *la potentialité de devenir des ressouvenirs intuitivement remplis.* » Pourtant, force est de constater que si idéalement l'irréléchi peut accéder à la conscience, il s'avère que faire émerger les différentes couches du vécu n'est pas une chose aisée, que des obstacles apparaissent dont nous n'avons pas peut-être pas encore suffisamment examiné la nature, les composantes, mais dont nous avons déjà ouvert le chemin (St Eble 2004, par exemple). L'obstacle fondamental que nous identifions réside essentiellement dans la pos-

³⁹ Ce qui me trouble lorsque j'écris cette expression, mais ce n'est qu'à la relecture que le trouble se met en mots, c'est qu'elle entre en résonance et en incomplétude avec mon expérience de la visée à vide, ma croyance que quelque chose va advenir, que cette force d'éveil n'est présentée que sur son mode fonctionnel, et que rien n'est dit de ce qui fait surgir certaines ré-tentions parmi toutes les ré-tentions possibles. Mon expérience du « laisser venir », lorsque je le considère dans l'après-coup, (analyse à effectuer de la recherche de St Eble 2005) met en évidence que ce qui surgit est de l'ordre du signe, du message. Ça parle.

ture à adopter, à maintenir, pour entrer et rester en contact avec soi-même. « Là, de nouveau, nous sommes dans une variante constitutive de notre rapport à nous mêmes : quand nous pensons à nous-mêmes, nous n'avons accès qu'à ce qui est déjà réflexivement conscient, à ce qui est déjà mobilisé dans le focus attentionnel ou facilement mobilisable et dans cette posture nous oublions constamment qu'il y a beaucoup plus de choses, d'expériences, d'émotions en nous que ce qui est réflexivement conscient : il y a tout ce qui est **pré-réfléchi** et plus en deçà tout ce qui nous a affecté, présent dans la passivité vivante du champ de **pré-donation**. On pourrait désigner globalement cet ensemble non réflexivement conscient, de non-conscient, (c'est-à-dire non réflexivement conscient) pour éviter le terme trop connoté psychanalytiquement d'« inconscient ». Ou si l'on veut conserver ce dernier, il faudrait le qualifier "d'inconscient phénoménologique" pour le différencier de l'inconscient défini par l'hypothèse du « refoulement » freudien. C'est-à-dire la partie de l'inconscient qui serait difficile à évoquer pour des raisons personnelles (honte, peur, traumatisme, mauvaise conscience), tout ce qui produit des résistances de la censure et dont on ne peut nier l'existence. Mais « l'inconscient phénoménologique » ne désigne pas l'inconscient à connotation freudienne, psychanalytique. En revanche, il s'accorde largement avec les conceptions positives de l'inconscient en tant que lieu de ressources insoupçonnées, comme dans les conceptions thérapeutiques actives de Milton Erickson, de Jung (en particulier avec les techniques d'imagination active) de Diel, (le calcul motivationnel et l'introspection non morbide), mais aussi de John Grinder, Richard Bandler, Dilts, Andréa etc.... " (P. Verersch, Expliciter n°62)

Aucun mot n'est orphelin

Quand j'ai lu ce passage du n°62, j'ai été saisie d'une excitation intellectuelle intense. Je la retrouve aujourd'hui dans sa même intensité et sa luminosité comme si le fait d'avoir proposé le concept « d'inconscient phénoménologique » me donnait des clés de compréhension de ma propre expérience, de ce que j'essaie d'accueillir et d'accepter de moi. En reprenant le passage, je m'aperçois que le concept est en devenir, qu'il y a lieu de le travailler, de revenir à des anciens pour en tracer des contours...

J'en reviens donc à Jung, notamment à la première phrase du prologue de son autobiographie « Ma vie, Souvenirs, rêves et pensées (1973,1961) : « *Ma vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation. Tout ce qui gît dans l'inconscient veut devenir événement et la personnalité, elle aussi, veut se déployer à partir de ses conditions inconscientes et se sentir vivre en tant que totalité.* » (p.21) Ainsi, dans sa quatre-vingt-troisième année, Jung associe étroitement son existence, à l'existence de l'inconscient, ce qu'il nomme ses expériences intérieures : « *Auprès des événements intérieurs, les autres souvenirs pâlisent, voyages, relations humaines, milieu. ... Même ce qui, dans ma jeunesse ou plus tard, vint à moi de l'extérieur et prit de l'importance était placé sous le signe du vécu intérieur. Très tôt j'en suis venu à penser que si aucune réponse, ni aucune solution à des complications de la vie ne vient de l'intérieur, c'est que finalement l'épisode correspondant est de peu d'importance. Les circonstances extérieures ne peuvent remplacer les expériences intérieures. C'est pourquoi ma vie a été pauvre en événements extérieurs. Je n'en parlerai guère car cela me paraîtrait vide et sans poids. Je ne puis me comprendre que par les aventures intérieures.*⁴⁰ Ce sont elles qui font la particularité de ma vie et c'est d'elles que traite mon « autobiographie ». (Opus cité, p.23). Un chapitre s'intitule : *Confrontation avec l'inconscient*, Jung raconte comment il apprend à écouter et interpréter les images de son inconscient, comment il en fait une description rigoureuse, comment cette expérience et cette recherche fut exigeante, douloureuse et quelles responsabilités elle entraîne ; « *les années durant lesquelles j'étais à l'écoute des images intérieures constituèrent l'époque la plus importante de ma vie, au cours de laquelle toutes les choses essentielles se décidèrent. Car c'est là que celles-ci prirent leur essor et les détails qui suivirent ne furent que des compléments, des illustrations et des éclaircissements. Toute mon activité ultérieure consista à élaborer ce qui avait jailli de l'inconscient au long de ces années et qui tout d'abord m'inonda. Ce fut la matière première pour l'œuvre d'une vie.* » (idem, p.232) L'inconscient, tel que le décrit Jung est une réalité première, un processus autonome qui a son propre rythme et son propre langage. Dans

⁴⁰ C'est moi qui souligne.

le glossaire que A. Jaffé constitue à la fin de l'« autobiographie », elle reprend des citations extraites des ouvrages de l'auteur et propose ainsi un dessin, une géographie du concept d'inconscient jungien : « *Théoriquement, on ne peut fixer de limites au champ de conscience puisqu'il peut s'étendre indéfiniment. Empiriquement, cependant, il trouve toujours ses bornes quand il atteint l'inconnu. Ce dernier est constitué de tout ce que nous ignorons, de ce qui par conséquent, n'a aucune relation avec le moi, centre du champ de la conscience. L'inconnu se divise en deux groupes d'objets : ceux qui sont extérieurs et qui seraient accessibles par les sens et les données qui sont intérieures et qui seraient l'objet de l'expérience immédiate. Le premier groupe constitue l'inconnu du monde extérieur ; le second du monde intérieur. Nous appelons **inconscient** ce dernier champ.*

... *Tout ce que je connais, mais à quoi je ne pense pas à un moment donné, tout ce dont j'ai eu conscience une fois mais que j'ai oublié, tout ce que j'ai perçu par mes sens mais que je n'ai pas enregistré dans mon esprit conscient, tout ce que, involontairement et sans y prêter attention (c'est-à-dire inconsciemment) je ressens, pense, me rappelle, désire, et fais, tout le futur qui se prépare en moi, qui ne deviendra conscient que plus tard, tout cela est le contenu de l'inconscient (Les racines de la conscience, p.501)*

*A ces contenus viennent s'ajouter les représentations ou impressions pénibles plus ou moins intentionnellement refoulées. J'appelle **inconscient personnel** l'ensemble de tous ces contenus. Mais, au-delà, nous rencontrons aussi des propriétés qui n'ont pas été acquises individuellement ; elles ont été héritées, ainsi que les instincts, ainsi les impulsions pour exécuter des actions commandées par une nécessité, mais non pas une motivation consciente... (C'est dans cette couche « plus profonde » de la psyché que nous rencontrons aussi les archétypes). Les instincts et les archétypes constituent ensemble l'**inconscient collectif**. Je l'appelle collectif parce que, au contraire de l'inconscient personnel, il n'est pas fait de contenus individuels plus ou moins uniques, ne se reproduisant pas, mais de contenus qui sont universels et qui apparaissent régulièrement. (L'énergétique psychique, p132)*

*Les contenus de l'inconscient personnel font partie intégrante de la personnalité individuelle et pourraient tout aussi bien être conscients. Ceux de l'inconscient collectif constituent comme une **condition ou une base de la psyché en soi**, condition omniprésente, immuable, identique à elle-même en tous lieux. (Aïon, p.19)*

Plus les couches sont profondes et obscures, plus elles perdent leur originalité individuelle. Plus elles sont profondes, c'est-à-dire plus elles se rapprochent des systèmes fonctionnels autonomes, plus elles deviennent collectives et finissent par s'universaliser et par s'éteindre dans la matérialité du corps, c'est-à-dire dans les corps chimiques. Le carbone du corps humain est simplement carbone ; au plus profond d'elle-même la psyché n'est plus qu'univers. » (À propos de l'enfant comme archétype dans Jung-Kerényi Introduction à l'essence de la mythologie, p.456).

Qu'est-ce que je garde de cette mosaïque, à part une émotion sourde d'aborder quelque chose qui ressemble à mon expérience ? J'y retrouve quelque chose de l'ordre de la rétention, mais aussi quelque chose que nous avons approché à St Eble en 2005 et qui me revient dans « *tout le futur qui se prépare en moi, qui ne deviendra conscient que plus tard* ». Ce que je ressens confusément, c'est que le concept d'inconscient me permet de rendre compte de l'expérience de St Eble qui dort dans mon cahier, dans les enregistrements avec Maryse et au plus profond de moi. Ce que je constate, c'est qu'il est à préciser, à poser, à questionner en tant qu'inconscient phénoménologique et comme motif de compréhension du vécu singulier. Ce qui me vient c'est qu'à chaque St Eble une pièce du puzzle de la psycho phénoménologie apparaît et qu'en même temps qu'elle m'apparaît, elle s'esquive, parce que, jusqu'à présent je n'ai pas envisagé l'ensemble qui est une psycho phénoménologie en devenir. Et pourtant, non seulement elle se construit au cœur de l'expérience, mais elle s'écrit déjà dans les textes de Pierre, mais dans d'autres aussi, qu'il y a à commencer un travail de reliance sans penser que toutes les facettes sont déjà présentes⁴¹. En quelque sorte, ce qui gît au

⁴¹Au moment où j'écris ces mots, une idée fuse. Le livre. Quand j'ai commencé à m'inquiéter du livre,

creux du mot *Inconscient*, c'est un questionnement sur la théorisation en cours et sur un certain désir d'en dessiner un paysage.

Aucun mot n'est orphelin

Le voyage n'est pas terminé. Il me semble que la voile vient juste d'être hissée. Le mot *Inconscient* est à peine apprivoisé. Allons-nous l'adopter ? Quelle place aurait-il dans la théorisation en cours ? L'esquisse que je viens d'en faire nécessite maintenant une autre approche, celle de tester sa pertinence, son opérationnalité, sa cohérence et ses connexions avec d'autres concepts de la psycho phénoménologie. J'ai laissé filer la pensée et les mots.⁴² Vient maintenant un autre temps, celui de la distanciation et de l'analyse. Une autre écriture pour un autre article.

Bibliographie

Althusser L., (1993, 1966), Trois notes sur la théorie des discours in *Ecrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan*, Paris, Livre de Poche, essais

Barthes R., (1973,2000) *Le plaisir du texte précédé de Variations sur l'écriture*, Paris, Editions du Seuil

Beillerot J . (1996), Désir, Désir de savoir, Désir d'apprendre, in Beillerot J., Blanchard-Laville C., Mosconi N, (Dir), *Pour une clinique du rapport au savoir*, Paris, L'Harmattan,

j'avais pris un thème, l'attention et j'avais cherché à compiler tout ce qui était rattaché à cet objet. J'avais été surprise de la densité du matériau à disposition et des liens qui existaient sous d'autres titres d'articles. J'étais restée effarée devant le travail à effectuer et comme devant une évidence que la succession de thèmes, méthode certes très intéressante, ne rendait pas compte de la richesse et de la complexité de la pensée théorique et expérimentielle développée, qu'une autre orientation était nécessaire, mais laquelle ?

⁴² Je suis dans l'immédiat de la pensée. Les relectures que j'effectue régulièrement, les moments de suspension sont autant de techniques pour rester en contact avec le voyage de la pensée vers le mot. En quelque sorte je suis empêtrée dans ma pensée. La conscience que j'en ai est celle de la justesse de ce qui vient. Même mes recherches, mes lectures d'ouvrages sont des gestes en écho. Une analyse ne peut venir que dans un second tempo, quand le sentiment que ce qui était à la source du désir d'écrire est apparu dans le texte, même si c'est encore confus, même si j'ai conscience que d'autres choses sont encore enfouies et auraient pu surgir.

savoir et formation., (pp. 51-74)

Castoriadis C. (1990), *Le monde morcelé, Les carrefours du labyrinthe III*, Paris, Editions du Seuil

Cazenave M., (2005), *Inconscient*, in Agnel A. (coordinateur), *Le vocabulaire de Carl Gustav Jung*, Paris, collections Ellipses

Housset E. (2000), *Husserl et l'énigme du monde*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points

Husserl E., (1950, 1998), *Idées directrices pour une phénoménologie, Tome premier*, Paris Ed. Gallimard

Jung C. G., (1973,1933.1964), *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio essais

Jung C. G., (1971), *Les Racines de la conscience*, Paris, Buchet/Chastel, Livre de Poche

Jung C. G., (1966,1973), « *Ma vie* » *souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio

Piaget J., (1972), *Problèmes de psychologie génétique*, Paris, Ed. Denoël/Gonthier

Ricoeur P. (1969), *Le conflit des interprétations*, Paris, Editions du Seuil, L'ordre philosophique

Sartre J-P, (1948,1964), *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Collection Idées nrf, Gallimard

Snoeckx M., (1989), *Aujourd'hui, maîtresse d'école*, Mémoire de licence en sciences de l'éducation, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.

Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention." *Expliciter*(54): 22-28.

Vermersch P., (2005), *Eléments pour une méthode de « dessin due vécu » en psycho phénoménologie*, *Expliciter* (62).

Communiqué

Le 27 avril 2006, à Genève, une association *Antenne Suisse Explicitation* (ASE) a vu le jour sous l'égide des membres fondatrices, Vittoria Cesari Lusso, Karin Leresche Boulhane et Mireille Snoeckx.

L'Association a pour but de favoriser, en Suisse, le développement et la diffusion des démarches de formation et de recherche qui se fondent sur l'approche dite de **l'Entretien d'explicitation**.

Pour atteindre ce but, l'Association envisage de conduire différentes actions et activités :

- Formations
- Consultations et avis d'expert pour chercheurs et/ou formateurs
- Colloques
- Séminaires
- Conférences et communications
- Participation active aux travaux du Groupe de Recherche sur l'EXplicitation, Paris (GREX)
- Collaborations avec d'autres institutions de formation et/ou de recherche.

Un séminaire d'échanges à partir de nos pratiques de l'explicitation, avec des mises en expérience sera la première action de l'association. Deux journées sont agendées : le 7 octobre 2006 et le 5 mai 2007.

Agenda des séminaires 2005/6

Lundi 30 janvier 2006

Lundi 27 mars 2006

Lundi 12 juin 2006

Saint Eble 25 au 28 août 2006

Lundi 2 octobre 2006

Lundi 11 décembre 2006

Programme du séminaire du GREX

Lundi 12 juin 2006

de 10h à 17 h 30

Institut Reille

34 avenue Reille 75014 Paris

(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

- Présentation du livre par Jean-Pierre Ancillotti "Thérapie constructive, par le dialogue et par l'action". (J-P Ancillotti et C. Coudray (voir la table des matières dans le n° 64).
- Présentation des articles de ce numéro et discussion avec les auteurs présents.
- Ordre du jour et programme des séminaires 2006

Sommaire du n° 65

1-6 Les fonctions des questions. Pierre Vermersch.

7-10 Les actions de formation de courte durée. Philippe Péaud.

11- 13 La *passivité* en un minimum de lignes. Frédéric Borde.

14- 28 Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante. Phénoménologie et pratique de l'explicitation. Pierre Vermersch.

29-33 Niveaux de mémoire et positions de parole. Eléments pour une approche psycho phénoménologique. Francis Lesourd.

34 – 43 Aucun mot n'est orphelin ... Mireille Snoeckx.

Explicititer

Journal du GREX

Groupe de Recherche sur l'Explicitation

Association loi de 1901

8 passage Montbrun

Paris 75014

Tel 01 75 57 89 87

site www.expliciter.net

p.vermersch@gmail.com

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256